

henri vernes

LE GORILLE BLANC



UNE AVENTURE DE
BOB MORANE

marabout junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES



HENRI VERNES

BOB MORANE

LE GORILLE BLANC



MARABOUT

I

Le timbre de la porte d'entrée rompit le silence régnant dans l'appartement. Dans la chambre encombrée de valises en désordre, les unes déjà bouclées, les autres encore à demi vides, Bob Morane sursauta.

C'était un grand gaillard étroit de hanches et large d'épaules, à la fois sec et musclé, au visage bruni et tanné, dans lequel des yeux gris faisaient deux taches plus claires. Il demeura un instant immobile, prêtant l'oreille comme s'il croyait avoir mal entendu. À nouveau, la sonnerie retentit. Cette fois, il n'était plus possible de douter. Il y avait sur le palier extérieur un visiteur impatient et qui ne semblait guère disposé à s'en aller sans avoir été reçu.

— Au diable l'intrus ! maugréa Morane.

Il lui reste tout juste assez de temps pour boucler ses bagages et pour ronfler durant quelques heures avant de mettre le cap sur le Centre-Afrique. Et voilà que quelqu'un s'arrangeait pour venir lui scier les côtes.

Un troisième coup de sonnerie, plus impérieux que les précédents, fit entendre son grésillement strident.

— Décidément, soliloqua encore Morane, notre particulier a de la suite dans les idées. Allons voir de quoi il retourne.

Libérant sa mauvaise humeur dans une série de soupirs excédés, il enjamba ses valises, sortit de la chambre et traversa l'étroit couloir d'entrée. Il ouvrit la porte et se trouva nez à nez avec un personnage de haute taille, à la large carrure et au ventre saillant sous un début d'embonpoint. Mais le visage retenait surtout l'attention. Un visage digne de figurer dans quelque ancien ouvrage de physiognomonie. Un visage qui n'allait pas sans rappeler inmanquablement la tête du dromadaire, dont le visiteur possédait l'œil globuleux aux paupières plissées, le profil courbe et le poil couleur de sable. Là s'arrêtait d'ailleurs toute possibilité de comparaison avec le

ruminant cité plus haut, car le nouveau venu paraissait intelligent et sa mise était recherchée. Avec l'aisance d'un habitué des réceptions mondaines, il avait mis chapeau bas et demandé d'une voix polie :

— Commandant Morane ?

— C'est bien moi, en effet. Malheureusement, je quitte l'Europe demain et j'ai peu de temps pour...

Le visiteur sourit et, sans laisser le temps à son interlocuteur de poursuivre davantage :

— Je sais, commandant Morane. Vous partez pour le Centre-Afrique. Mais laissez-moi me présenter. Peut-être me connaissez-vous de réputation. Nathan Hagermann...

— Hagermann ? fit Morane en écho. Le célèbre marchand de bêtes sauvages, de la firme Hagermann, Hagermann et Dupont ?

Continuant à sourire, l'homme au profil de dromadaire s'inclina légèrement.

— Je suis ce célèbre marchand de bêtes sauvages, comme vous dites. J'achète des fauves un peu partout, pour les revendre ensuite, avec d'appréciables bénéfices bien entendu, aux cirques et aux jardins zoologiques du monde entier. Étrange commerce, certes, mais qui nourrit son homme, croyez-le.

Nathan Hagermann s'interrompit un instant, pour reprendre presque aussitôt :

— Mais vous permettez bien que j'entre un peu.

Instinctivement, Bob Morane s'effaça.

— Bien sûr, entrez. Entrez donc.

Sans se faire prier davantage, le visiteur pénétra dans le couloir et suivit son hôte dans un salon-bureau où régnait un de ces sympathiques désordres dans lesquels les célibataires endurcis sont passés maîtres. Hagermann considéra en connaisseur les bibelots, rares et précieux pour la plupart, qui garnissaient la pièce.

— Au moins, commandant Morane, fit Hagermann, on ne peut pas dire qu'avec vous l'on soit trompé sur la marchandise. Il suffit de pénétrer dans ce salon pour, aussitôt, savoir à qui l'on a affaire. Mais je ne suis pas ici pour débiter des fadaises. Vous avez peu de temps à me consacrer, je le sais, et j'ai une

proposition à vous faire. Si vous l'agréez, tant mieux. Dans le cas contraire, je vous demanderai de me mettre à la porte avec tous les honneurs qui me sont dus.

Le marchand de fauves se laissa tomber dans le fauteuil renaissance que lui désignait son hôte. Il posa son chapeau bien à plat sur ses genoux et, se penchant en avant, il demanda soudain :

— Avez-vous déjà entendu parler du Gorille Blanc ?

Bob demeura un instant interdit à cette question posée à brûle-pourpoint. Ensuite, il sourit.

— J'ai déjà entendu parler du Loup Blanc, dit-il. Je suppose que votre Gorille Blanc doit être un animal aussi rare, sinon aussi connu.

Hagermann hocha doucement la tête.

— Le Gorille Blanc est, en effet, un animal très rare. Pour tout dire, on n'en connaît qu'un seul, qui hante les épaisses forêts de la chaîne volcanique de Rorongo, dans le Centre-Afrique.

Ces derniers mots de Centre-Afrique firent deviner à Morane que la visite d'Hagermann devait avoir quelque relation avec son proche départ.

— S'agirait-il là d'une espèce particulière de gorille ? interrogea-t-il.

Hagermann eut un signe de dénégation.

— Non, répondit-il. Notre Gorille Blanc est un gorille comme tous les autres. On n'en reconnaît généralement d'ailleurs qu'une seule espèce : *Gorilla gorilla* – dont les différentes races habitent le Gabon, le Cameroun et le Centre-Afrique. C'est à cette dernière race, la plus grande, celle des gorilles de montagne, ou *Gorilla gorilla beringei*, qu'appartient notre Gorille Blanc. D'après les pygmées qui habitent la région des Monts Rorongo, il s'agirait d'un anthropoïde monstrueux, haut de plus de deux mètres quand il est dressé, au pelage blanc comme la neige et aux yeux rouges.

— Un albinos sans doute, glissa Morane.

Le marchand d'animaux sauvages approuva.

— C'est bien cela, en effet : un gorille albinos qui, comme tel, a fort probablement été chassé de sa tribu pour errer en

solitaire, brûlant d'une haine inextinguible envers tout être vivant. Vous n'ignorez sans doute pas que, chez les peuples primitifs, les albinos sont tabous. Les nains batouas ont donc défié notre Gorille Blanc, qu'ils appellent Niabongha, le Grand-Père-aux-Yeux-de-Sang. En réalité, ils aimeraient bien se débarrasser de ce Niabongha, qui les terrorise, mais ils n'osent s'y attaquer. Ils se contentent donc de lui élever un peu partout de grossières effigies et de lui offrir des offrandes afin de calmer la rage perpétuelle qui le dévore. Il faut avouer d'ailleurs que, d'après les rapports qui me sont parvenus, la vue de Niabongha n'a rien de bien rassurant. C'est un monstre qui, selon les plus modestes estimations, doit peser dans les trois cents kilos. Sa force est colossale et ses yeux rouges, ses mâchoires garnies de crocs pareils à ceux d'un lion le rendent littéralement effrayant. Gare à l'animal ou à l'homme qui se trouve sur son passage. Niabongha se précipite sur lui, l'écrase entre ses bras redoutables, l'éventre avec ses ongles, l'égorge à coups de dents. L'éléphant seul le fait reculer.

— Votre Gorille Blanc existe peut-être, dit Morane. Pourtant, tel que vous le décrivez, il paraît sortir de l'imagination trop fertile des indigènes.

— Je le croirais également, si je ne possédais la preuve de son existence. Un chasseur anglais l'a un jour aperçu de loin et a recueilli un peu plus tard une touffe de ses poils demeurée accrochée à des branchages. Ces poils m'ont été remis et je les ai fait étudier par des spécialistes qui, tous, m'ont certifié qu'ils avaient bel et bien appartenu à un gorille.

Hagermann tira son portefeuille et en sortit une petite pochette de papier qu'il déplia et tendit, ouverte, à Morane. La pochette contenait une touffe de poils blancs, longs comme le doigt et qui, au contact, se révélèrent rudes. Au bout d'un moment, Bob Morane referma la pochette et la remit à son visiteur, en disant :

— Je ne suis pas expert en poils de gorille, monsieur Hagermann, mais si vous m'affirmez qu'il s'agit là de ceux de votre Niabongha, je suis prêt à le croire. Je ne vois cependant pas en quoi ce gorille albinos pourrait m'intéresser.

— Vous n’allez pas tarder à comprendre. D’après ce que je viens d’apprendre, vous devez partir, dès demain, pour le Centre-Afrique.

— Exact, mais...

Nathan Hagermann sembla ne pas avoir entendu ces dernières paroles et ce fut sans la moindre vergogne qu’il coupa, continuant sur sa propre pensée :

— J’aimerais, commandant Morane, que vous me rameniez Niabongha vivant. Tout simplement.

*

* *

Les dernières paroles du marchand de fauves avaient littéralement plongé Bob Morane dans la stupeur. Certes, il s’attendait bien à ce que Hagermann voulût lui confier une mission quelconque concernant le Gorille Blanc. Glaner de plus amples renseignements à son sujet par exemple. Se renseigner de façon précise sur son habitat, en prendre des photos peut-être. Mais non à ce qu’il lui demandât de le ramener vivant. En effet, Hagermann possédait ses propres équipes de capteurs expérimentés, et il n’avait aucune raison, du moins apparemment, de s’adresser à un étranger.

Doucement, Morane se mit à rire.

— Vraiment, monsieur Hagermann, dit-il, votre proposition m’étonne. Vous venez de me décrire ce Niabongha comme une brute irascible, occupée seulement par le désir de tuer, et vous me demandez de vous le ramener vivant. Pas moins... Comment pourrais-je réussir un pareil exploit ? Et je n’aurais même pas la ressource de lui mettre du sel sur la queue, à votre Niabongha, car il est bien connu que les gorilles n’ont point de queue. Je me demande d’ailleurs pourquoi vous vous adressez à moi. Peut-être avez-vous entendu dire que Bob Morane en connaissait long en jiu-jitsu et avez-vous espéré qu’il parviendrait à se rendre maître, à mains nues, du Gorille Blanc et à vous le ramener immobilisé par un arm-lock particulièrement efficace.

Nathan Hagermann avait écouté ce flot de paroles narquoises sans tenter d'interrompre son interlocuteur. Quand ce dernier se fut tu, il fit :

— Je me moque pas mal de votre connaissance du jiu-jitsu. Ce serait inefficace contre un gorille, vous ne devez pas l'ignorer. Je vous ai choisi pour d'autres raisons. Tout d'abord, je vous connais de réputation, et je sais de quoi vous êtes capable. En outre, Allan Wood, que vous allez retrouver à Walobo, dans le Centre-Afrique, est l'homme qui connaît le mieux les jungles du territoire Rorongo. Si vous parvenez à le décider à vous seconder dans la capture de Niabongha, vos chances de réussite seront ainsi doublées. Là, où toute une équipe de capteurs échouerait, Allan Wood et vous pourriez triompher...

Bob Morane hocha lentement la tête.

— Peut-être, fit-il, peut-être... Et cela bien que votre Gorille Blanc ne doive rien avoir du petit chienchien à sa mémère. Allan Wood est un excellent guide, peut-être même le meilleur de toute l'Afrique, et je ne vois pas très bien pourquoi il est indispensable que je serve d'intermédiaire entre vous et lui. Après tout, votre nom est suffisamment célèbre, monsieur Hagermann, pour que vous puissiez vous passer de recommandation.

— Bien sûr, mon nom est suffisamment célèbre. Mais, pour tout vous avouer, j'ai déjà contacté Allan Wood voilà un an à ce sujet, et la capture de Niabongha n'a guère paru l'intéresser, puisqu'il a refusé de se charger de la mission que je voulais lui confier. Aujourd'hui cependant, je suis décidé à revenir à la charge. Plusieurs zoos m'ont offert des sommes importantes pour la possession du grand gorille albinos, et je suis prêt à donner cinq cent mille francs lourds à celui qui réussira à capturer l'animal. En jouant sur la concurrence, je me fais fort d'obtenir finalement le triple de cette somme. D'ailleurs, je ne fais pas de cette capture uniquement une affaire d'argent, mais surtout une question de prestige pour ma maison. Jusqu'ici, la firme Hagermann, Hagermann et Dupont a toujours vendu les animaux les plus rares ; elle se doit, pour conserver sa réputation, de mettre le Gorille Blanc à la disposition du plus

offrant de ses clients. Voilà pourquoi je vous demande de m'aider, de décider Allan Wood et de l'accompagner jusqu'aux Monts Rorongo pour y traquer Niabongha.

Pendant un long moment, Morane demeura silencieux, cherchant quelle réponse faire à son visiteur, s'il devait l'éconduire poliment ou, au contraire, accepter son offre. Certes, il se moquait pas mal du prestige de la firme Hagermann, Hagermann et Dupont, mais il avait déjà entendu parler des Monts Rorongo. Il n'ignorait pas qu'il s'agissait là d'une région encore mal connue, grouillant d'animaux sauvages de toutes sortes. S'il parvenait à décider Allan Wood de s'y rendre, il pourrait assurément, Gorille Blanc ou non, en ramener une impressionnante série de photos de fauves en liberté. Et puis, qui sait si, contre toute attente, Allan et lui n'allaient pas réussir à capturer cet effrayant Niabongha ? Ce serait là, certes, une aventure passionnante, et les cinq cent mille francs offerts par Nathan Hagermann seraient toujours bons à prendre.

Avec anxiété, le marchand d'animaux sauvages surveillait le visage de son interlocuteur, y guettant la moindre expression révélatrice.

— Quelle décision prenez-vous, commandant Morane ? interrogea-t-il au bout d'un moment.

Bob ne répondit pas tout de suite, pesant encore le pour et le contre. Finalement, il prit un parti.

— Je ne vous promets rien, monsieur Hagermann, mais je vais essayer de décider Allan. Pour ma part, je vais en Afrique afin d'y prendre un bain de nature sauvage et d'y photographier des animaux en liberté. Autant gagner le territoire Rorongo que toute autre région.

Une joie soudaine illumina le visage de Hagermann.

— Je suis heureux de votre décision. Quand vous parviendrez à Walobo, une autorisation de capture, délivrée par les autorités du Centre-Afrique, vous y attendra. Bien entendu, tous les frais de l'expédition seront à ma charge. Quand vous aurez réussi à capturer Niabongha, il vous suffira de me télégraphier de Walobo. Aussitôt, je vous adresserai un chèque de cinq cent mille francs français négociable dans n'importe quelle banque d'Afrique Centrale.

De la main, Morane tenta d'apaiser un peu l'enthousiasme de son visiteur.

Là, là, ne vous emballez pas ainsi. Nous n'en sommes pas encore là. Capturer le Gorille Blanc ne sera pas une petite affaire et, avant tout, il me faudra décider Allan. Depuis son mariage, celui-ci évite d'entreprendre des expéditions trop lointaines et trop dangereuses. Il a la plus charmante jeune femme du monde et personne ne pourrait lui faire grief de sa prudence.

Une ombre légère passa sur les traits de Hagermann.

— Vous avez raison. Il est inutile de vendre le Gorille Blanc avant que celui-ci ne soit capturé.

Il s'interrompit et, tirant une carte de visite de la poche intérieure de son manteau, il la tendit à Morane.

— Si vous parvenez à décider votre ami, reprit-il, télégraphiez-moi à cette adresse. Je vous ferai parvenir aussitôt les fonds nécessaires à l'organisation d'un safari.

Morane prit la carte et la posa bien en vue sur le coin du bureau. Ensuite, il se leva, pour montrer ainsi que l'entretien était terminé.

— Je vous avertirai dès que j'aurai des nouvelles, monsieur Hagermann. Vous pouvez compter sur moi. Mais, une fois encore, je vous engage à ne pas vous faire trop d'illusions. Non seulement, je viens de vous le dire, il faudra décider Allan, mais aussi capturer Niabongha, et se rendre maître de ces trois cents kilos de muscles, de haine et de fureur ne sera pas une petite affaire.

— Bien sûr, bien sûr, convint Hagermann en se levant à son tour. Je suis persuadé pourtant que, si Allan Wood et vous échouez, personne ne pourra réussir.

Les deux hommes gagnèrent le couloir d'entrée et, après avoir fait promettre une nouvelle fois à Morane de lui donner des nouvelles dès son arrivée à Walobo, Hagermann, sur une dernière poignée de main, s'engagea dans l'escalier.

Bob referma la porte et, à travers le battant, écouta les pas de son visiteur décroître dans les profondeurs du bâtiment. Quand il eut entendu claquer la porte de l'immeuble, il regagna lentement la chambre où l'attendaient ses valises. À peine eut-il pénétré dans cette chambre qu'il se sentit saisi d'une soudaine

fébrilité. Tout à l'heure, il s'apprêtait à gagner l'Afrique sans but réel, en touriste presque. Après la visite de Nathan Hagermann, son voyage prenait une tout autre orientation. Bien que, tout à l'heure il eût accepté sans emballement d'aider le marchand de fauves, un enthousiasme de plus en plus grand le gagnait maintenant à la pensée de capturer Niabongha, le légendaire Gorille Blanc de Rorongo.

II

« Afrique sauvage, me voilà ! » songea Morane en regardant par le large hublot de l'avion qui, de Mombasa, où il avait débarqué, le menait à Bomba, capitale du Centre-Afrique. De là, un vapeur le conduirait, en descendant la rivière N'Golo, jusqu'à Walobo, poste avancé de la civilisation avant la jungle primitive. L'avion volait haut mais, grâce à l'absence de tout nuage, Bob pouvait détailler la savane qui se déroulait sous lui tel un vaste tapis de caoutchouc mousse au vert rongé en de multiples endroits par de larges taches roussâtres, ou marqué par les ombres obliques des acacias sous lesquels, points minuscules, se groupaient des familles de lions cherchant à échapper aux brûlures d'un soleil trop ardent. Parfois, des formes véloces – antilopes ou zèbres effarouchés par le bruit des moteurs – filaient à travers l'étendue, à la recherche de quelque abri qui leur était refusé.

Une voix fit sursauter le voyageur.

— On a beau connaître l'Afrique comme sa poche, n'est-ce pas, commandant Morane, le spectacle demeure toujours aussi fascinant.

Lentement, Bob se retourna vers le siège voisin du sien qui, quelques instants plus tôt encore, était vide. Un homme l'occupait à présent. Un homme jeune, vêtu avec recherche d'un complet de Palm-Beach clair qui devait sortir de chez un grand faiseur, et dont la chemise de shantung avait dû coûter le salaire d'une semaine d'un manoeuvre. Quant au visage de l'inconnu, il n'avait rien de vraiment remarquable. Ni laid, ni beau, il avait, avec son profil busqué, une certaine noblesse déparée pourtant par des lèvres trop minces, surmontées d'une fine moustache comme tracée au pinceau. Le regard des yeux noirs fuyait légèrement ; quant aux cheveux bruns et raides, soigneusement gominés et lissés, ils indiquaient un peu trop de recherche.

L'inconnu avait tiré un étui à cigarettes de sa poche et, l'ouvrant, le tendit vers Bob en disant, en un français châtié :

— Vous accepterez bien une cigarette...

Morane secoua la tête, pour répondre :

— Merci... Je ne fume pas...

L'autre prit une cigarette et la porta à ses lèvres en disant avec un sourire narquois :

— Tiens, le fameux commandant Morane ne fume pas, tout comme une jeune fille de bonne famille élevée dans un couvent.

Bob sentit l'impatience le gagner. Non que cela lui déplût d'être comparé à une jeune fille de bonne famille élevée dans un couvent, mais parce que son voisin avait assurément donné une signification péjorative à cette comparaison. C'était un peu comme si, en cette circonstance, il avait qualifié Morane de poule mouillée. Il fallait cependant autre chose pour faire perdre complètement son calme à Bob, auquel une existence dangereuse avait donné des nerfs d'acier. Aussi décida-t-il de ne pas réagir à la remarque du personnage. Ce dernier fit jaillir la flamme d'un petit briquet d'or incrusté de diamants, alluma posément sa cigarette. Puis, se tournant à nouveau vers Morane, il dit encore :

— Mais laissez-moi me présenter. Mon nom est Gaétan d'Orfraix.

Sans grande conviction, Morane serra la main qui lui était tendue.

— Je suppose qu'il est inutile de me présenter à mon tour, fit-il, puisque vous avez l'air de si bien me connaître.

— Ce sera inutile, en effet, commandant Morane, répondit Gaétan d'Orfraix en tirant une longue bouffée de sa cigarette.

Morane continuait à dévisager son interlocuteur, cherchant en vain pourquoi ce nom de Gaétan d'Orfraix lui semblait connu. Déjà, il en était certain, il l'avait entendu prononcer. Mais par qui ? En quelle circonstance ? Voilà ce qu'il aurait aimé savoir. Certes, d'Orfraix était français comme lui. Tout, dans son langage, dans son aspect général, et son nom aussi, le disait. Malgré cela, Bob ne sentait aucun point de contact entre lui et son interlocuteur, comme si celui-ci eût appartenu à une autre planète. Il était même possible qu'il eût ressenti plus de

sympathie envers un Martien au corps gélatineux et aux membres tentaculaires.

Cependant, d'Orfraix continuait à parler.

— Sans doute vous demandez-vous, commandant Morane, pourquoi je vous ai ainsi abordé, sans crier gare. C'est que, voyez-vous, vous et moi, en venant en Afrique, poursuivons un but commun, ou presque...

— Un but commun ? interrogea Morane, qui ne voyait pas où son interlocuteur voulait en venir. Je ne vous comprends pas.

D'Orfraix sourit à nouveau. Un sourire extrêmement déplaisant, plein de prétention et de suffisance.

— Le Gorille Blanc, cela vous dit-il quelque chose ?

À cette allusion directe, Bob eut de la peine à dissimuler sa surprise. Ce fut cependant sur un ton d'indifférence qu'il demanda :

— Le Gorille Blanc ? Qu'a-t-il donc à faire dans tout ceci ?

— Ce qu'il a à faire ? C'est plutôt nous qui avons affaire avec lui. Vous voulez le capturer et moi je désire le tuer. Voilà en quoi nos buts nous réunissent.

« Voilà plutôt en quoi nos buts nous séparent », corrigea Bob en lui-même.

Après avoir tiré une nouvelle bouffée de cigarette, Gaétan d'Orfraix continuait :

— Voyez-vous commandant Morane, je suis un grand chasseur devant l'Éternel, et j'ai tué pas mal de gibier sous toutes les latitudes. Des jaguars et des pumas en Amérique du Sud, des ours au Canada, des tigres aux Indes, en Birmanie et en Indochine, des lions, des éléphants, des rhinos et des hippos ici en Afrique... et aussi des gorilles. Quand j'ai entendu parler de votre Niabongha, j'ai décidé d'ajouter sa dépouille à ma collection de trophées. Pendant que vous voguiez vers Mombasa, je m'y rendais en avion pour vous y attendre et m'envoler en même temps que vous en direction de Bomba.

Morane ne s'étonnait pas du fait que d'Orfraix eût connaissance de son projet de capturer le Gorille Blanc pour le compte de Nathan Hagermann. Ce dernier, afin d'allécher ses futurs acheteurs, avait, aussitôt après son entrevue avec Morane, organisé une campagne de presse dont Bob avait

recueilli les échos en débarquant à Mombasa. Ce qu'il ne comprenait cependant pas, c'était pourquoi d'Orfraix s'était arrangé pour voyager en sa compagnie.

Longuement, Bob dévisagea son voisin, sans réussir davantage à lui découvrir le moindre trait digne de sympathie.

— Nous voyageons ensemble, voilà qui est entendu, finit-il par dire. En outre, je veux capturer le Gorille Blanc, tandis que vous désirez tout simplement le tuer. Nous ne sommes donc pas faits pour nous entendre, et je ne vois aucune raison de continuer cette entrevue qui, d'après ce que vous venez de me dire, n'a rien de fortuit.

— Elle n'a rien de fortuit, en effet. Quant à croire que nous ne sommes pas faits pour nous entendre, vous vous trompez. Du moins je le pense.

— Je ne vous comprends pas, fit Bob qui, réellement, comprenait de moins en moins.

— Vous n'allez pas tarder à savoir où je veux en venir. Je suis riche et je puis me permettre des fantaisies fort coûteuses. La chasse au Gorille Blanc est une de ces fantaisies. Cependant, pour atteindre l'animal, il me faut m'assurer la collaboration d'un guide connaissant parfaitement les Monts Rorongo. C'est ici que vous intervenez. Si vous réussissez à convaincre Allan Wood de nous mener jusqu'à Niabongha, je vous verserai cinq cent mille francs français, que votre ami et vous vous partagerez. Mon offre est certes plus avantageuse que celle de la firme Hagermann. En effet, au lieu de devoir capturer le Gorille Blanc, ce qui, vous devez vous en douter, ne sera pas une petite affaire, il vous suffira de me mener à lui pour me permettre de le tuer. Que pensez-vous de ma proposition ?

Bob ne répondit pas. Jamais il n'avait trouvé de réel plaisir à la chasse, sport cruel et vain entre tous. Si, à de nombreuses reprises, il avait dû s'y adonner, c'était en cours d'expédition, pour s'approvisionner en viande fraîche. Sauf s'il s'agissait de se défendre ou de se nourrir, Morane considérait le sacrifice gratuit d'animaux comme de l'assassinat pur et simple, perpétré avec préméditation.

— Vous ne dites rien, fit Gaétan d'Orfraix.

Bob haussa les épaules et se mit à rire méchamment.

— Que voulez-vous que je dise, monsieur d'Orfraix ? Que je déteste les tueurs et que vous en êtes un ? Que je me sens une envie irrésistible de vous botter l'arrière-train pour vous apprendre à vivre ? Que si, dans dix secondes, vous n'avez pas regagné votre place, à l'autre bout de la carlingue, il faudra appeler tout l'équipage pour m'empêcher de vous faire passer la tête la première à travers un de ces hublots ?

Le chasseur s'était dressé, le visage marqué par l'indignation.

— Je ne permettrai pas que vous m'insultiez ! J'ai des ancêtres qui sont morts aux Croisades et...

— Je me moque de vos ancêtres, monsieur d'Orfraix. Je vous donne dix secondes pour décamper, sinon j'aurai le plaisir de venger les victimes à quatre pattes que vous avez sacrifiées sauvagement. Je compte jusqu'à dix. Ensuite, vous verrez si, comme vous avez eu l'air de le supposer tout à l'heure, je ressemble à une jeune fille de bonne famille élevée dans un couvent.

Bob Morane n'eut cependant pas le loisir de commencer à compter.

— C'est parfait, avait jeté d'Orfraix d'une voix haineuse. Je me retire mais, avant longtemps, vous regretterez votre refus et vos insultes.

Sur ces paroles, d'Orfraix disparut vers le fond de la cabine, poursuivi par les regards goguenards – des passagers qui avaient assisté à l'altercation. Alors, Bob se renversa en arrière dans son fauteuil et sourit béatement. Il se sentait bien. Avoir traité ce tueur de Gaétan d'Orfraix comme il venait de le faire se révélait pour lui le plus souverain des toniques.

*

* *

Pour Morane, Walobo était une ville selon son cœur. Ce n'était pas la première fois qu'il y venait, et pourtant c'était toujours avec un plaisir ineffable que, une fois descendu du steamer qui, durant plusieurs jours, avait brassé de sa grande roue à aubes l'eau boueuse de la rivière N'Golo, il retrouvait le vieux wharf de planches qu'on réparait sans cesse et qui ne

cessait de crouler de partout, les factories où l'on vendait de tout comme dans les anciens « General Store » de l'Ouest américain, les entrepôts couverts de tôle ondulée soigneusement passée au minium et les bungalows coquets appartenant à des trafiquants ou abritant des fonctionnaires indolents, à demi abrutis par la chaleur, les fièvres et le whisky – surtout le whisky. Derrière ces magasins, ces entrepôts et ces bungalows, formant une sorte d'arc dont le fleuve aurait été la corde, se groupaient les maisons indigènes, aux murs de boue séchée et aux toits de chaume. Derrière encore, c'était l'hôpital ultramoderne, bâtisse insolente et incongrue sur ce décor d'un autre siècle. En opposition avec ce qui l'entourait, elle semblait abolir le temps, donnait l'impression à l'arrivant de poser un pied dans le présent, tandis que l'autre demeurerait cimenté dans le passé.

Et, ce jour-là encore, pour Bob Morane, ce fut le même émerveillement. Cette fois, comme chaque fois, du haut de la passerelle du steamer, il chercha le visage boucané et le feutre verdi de son ami Allan Wood. En son lieu et place, il ne trouva qu'une charmante tête blonde sous un coquet chapeau de chasse garni d'une bande de peau de léopard. Et aussi la carrure prodigieuse d'un géant noir dont le torse impressionnant, bossué par les muscles, semblait avoir été taillé dans un bloc d'ébène pour, ensuite, être soigneusement laqué. La charmante tête blonde était celle de la non moins charmante épouse d'Allan Wood. Quant à l'impressionnant torse d'ébène, il appartenait à M'Booli, le redoutable Balébélé, à la fois homme de confiance et ami du même Allan Wood.

Le temps de se laisser glisser au bas de la passerelle, de bondir sur le plancher branlant du wharf, et Morane collait un baiser sonore sur chacune des joues ambrées de la jeune femme et secouait de toutes ses forces la main du colosse noir. Sans d'ailleurs ébranler celui-ci davantage qu'un passereau n'ébranle le chêne en se posant sur une des maîtresses branches.

— Leni, et toi M'Booli, je suis content bien sûr que vous soyez venus m'attendre, dit Morane. Mais je ne vois pas Al ? Jamais pourtant il n'a manqué une de mes arrivées.

— Al est malade, expliqua la jeune femme. Il a dû subir une opération chirurgicale il y a quelques jours.

— Une opération chirurgicale ! sursauta Bob. Tout s'est bien passé, j'espère ?

— Parfaitement, rassurez-vous, Bob, s'empressa de répondre Leni Wood. Une ablation de l'appendice qui a dû être opérée à chaud. Tout d'abord, on avait craint une péritonite, mais il n'en fut heureusement rien. À présent, Al est tout à fait tiré d'affaire. Il est revenu à la maison, mais la convalescence sera malheureusement assez longue.

Laissant M'Booli houspiller les porteurs pour que ceux-ci mettent plus d'ardeur à transborder ses bagages, Morane, ayant pris le bras de Leni, s'avança rapidement le long du quai, au bout duquel s'élevait un vaste bungalow cerné par une large terrasse à colonnades de bambou. Sur cette terrasse, un homme se trouvait allongé sur un lit de repos. Un homme jeune et maigre, au visage de vieux cuir et dont la maladie cernait les yeux. Pourtant, au fond des prunelles, un feu ardent brûlait, indiquant que cette faiblesse n'était que passagère, que le malade gardait toute sa vigueur, toute son énergie intacte.

Tendant le bras, le malade avait échangé avec son ami une poignée de main un peu tremblante, mais cependant vigoureuse.

— Ce vieux Bob ! dit Allan Wood. Content de vous revoir ! J'espérais qu'ensemble nous allions pouvoir partir pour traquer le Gorille Blanc. Au lieu de cela, crac, me voilà immobilisé pour plusieurs semaines dans cette maudite chaise-longue.

— Le télégramme que je vous ai adressé à mon départ de France vous a donc convaincu, Al ? demanda Morane. Nathan Hagermann paraissait craindre que vous refusiez de l'aider.

— Je n'ai pas pris ma décision en faveur de Hagermann, Bob, mais pour faire plaisir à un vieil ami. Leni et moi vous devons beaucoup, puisque c'est grâce à vous que nous nous sommes rencontrés. Et puis, au cours de mes incursions au pays Rorongo, j'ai pas mal entendu parler de Niabongha. J'aurais aimé, pour mon édification personnelle, aller m'y livrer à une enquête plus approfondie. Puisque l'offre de Hagermann nous fournissait une excuse, j'avais décidé d'en profiter.

Wood eut un geste las avant de continuer :

— Hélas, au moment où j'allais m'apprêter à organiser notre départ en prévision de votre arrivée, cette ridicule crise d'appendicite m'a immobilisé.

Morane haussa les épaules avec indifférence.

— Comme si vous en pouviez, Al ! Je vais télégraphier à Hagermann qu'il nous est impossible de nous lancer à la recherche de son Gorille Blanc, voilà tout.

Allan Wood connaissait assez son ami pour comprendre que cette indifférence n'était qu'une feinte, pour discerner une pointe de regret dans le ton de sa voix.

— Pourquoi n'iriez-vous pas sans moi à la recherche de Niabongha, Bob ?

— Comment voulez-vous que j'y parvienne ? répondit Morane. Je ne connais pas le pays Rorongo.

— M'Booli le connaît, lui. Il vous accompagnerait. Sur la route, il vous serait peut-être possible de recruter des chasseurs bamzirih. Vous connaissez leur chef, Ikelemba, que vous avez déjà visité en ma compagnie. C'est un vieux pirate, trafiquant d'ivoire ou même d'hommes, mais c'est aussi un ami. À condition d'avoir la patience de palabrer avec lui durant quelques heures, vous pourrez sans doute obtenir tout ce que vous désirez. Les Bamzirih sont des traqueurs experts et ils ont déjà, à de nombreuses reprises, capturé des gorilles pour mon compte. Les Monts Rorongo vous sont inconnus, Bob. Pourquoi ne pas profiter de l'occasion pour aller y jeter un coup d'œil ?

« Oui, pourquoi ne pas profiter de l'occasion ? » songea Morane. Cependant, il hésitait. Ce n'était pas son métier de capturer des fauves, et il savait que tenter de s'emparer du Gorille Blanc ne serait pas une sinécure. Gagner les Monts Rorongo, passe encore, mais s'attaquer à Niabongha, c'était autre chose.

Pendant que Morane demeurait ainsi à s'interroger, Allan Wood continuait :

— À ce propos, vous n'êtes pas le seul à vouloir visiter la région des Rorongo. Il y a deux jours, un de vos compatriotes, un certain Gaétan d'Orfraix, est arrivé de Bomba à bord d'un appareil frété spécialement. Aussitôt, il a tenté de se mettre en relation avec moi afin que je le guide à travers le pays Rorongo

pour, affirmait-il, s'y livrer à la chasse au gorille. Comme il ne pouvait être question pour moi, au sortir de l'hôpital, d'accepter cette offre, je lui fis répondre dans ce sens par l'intermédiaire de Leni. D'après ce que M'Booli m'a rapporté ce matin, ce d'Orfraix se serait assuré le concours de trois trafiquants de réputation douteuse, spécialisés surtout dans l'achat et la vente de l'ivoire de contrebande. Il s'apprêterait à quitter Walobo pour se diriger vers les Rorongo.

— En réalité, c'est au Gorille Blanc qu'il en veut, expliqua Bob. J'ai rencontré l'individu en question dans l'avion de Mombasa et il m'a révélé son désir de joindre la dépouille de Niabongha à ses autres trophées de chasse. Naturellement, je n'ai pu m'empêcher de lui jeter au visage ce que je pensais de lui, et cela en termes choisis.

Bob se tut pendant un instant, pris par une dernière hésitation. Hésitation que la certitude de la présence de d'Orfraix dans la région ne tarda pas à balayer.

— Eh bien, Al, finit-il par dire, puisque vous acceptez de me prêter M'Booli, je partirai donc pour les Monts Rorongo ! Si, en capturant Niabongha, je réussis à le soustraire aux entreprises meurtrières de ce d'Orfraix, j'aurai fait une action méritoire.

Un sourire ironique se dessina sur les traits, tirés par la maladie, d'Allan Wood. Allons, Bob, je vois que vous n'avez pas changé. Toujours ce Don Quichotte qui sommeille en vous. Mais vous avez raison : au cours de ma carrière de guide de chasse, j'ai trop connu de ces hystériques de la gâchette, de ces massacreurs d'animaux, pour ne pas partager votre aversion à leur égard. C'est une des raisons d'ailleurs qui m'ont fait m'entêter dans ce métier, que le dégoût me poussa à plusieurs reprises à abandonner. Feignant de servir ces massacreurs, je pouvais, en réalité, en les obligeant à respecter les lois de la chasse, les contraindre à limiter leurs dégâts qui, sans une protection stricte du gibier, ne tarderaient pas à amener l'extinction rapide de la faune africaine. En voulant protéger le Gorille Blanc et, en même temps, tous les autres gorilles, vous avez ma bénédiction, ainsi que celle de tous les amis de la nature...

Ces paroles devaient fortifier Morane dans son intention de quitter Walobo au plus vite afin de gagner les Monts Rorongo. En outre, le rapide tableau que venait de lui brosser Al accentuait encore sa rancœur vis-à-vis de Gaétan d'Orfraix et de ses semblables. Il se souvenait également des dernières paroles que lui avait lancées d'Orfraix dans l'avion : « ...avant longtemps, vous regretterez votre refus et vos insultes. » Et Bob avait lui aussi le désir de rencontrer d'Orfraix avant longtemps. Pour lui jouer un de ces petits tours pendables dont il possédait le secret. La chasse au gorille étant interdite, Bob aurait pu prévenir les autorités, mais il n'avait aucune preuve à fournir sur les intentions de d'Orfraix, et tout le monde était libre de se promener à travers la brousse. Morane se trouvait donc dans l'obligation de faire la police lui-même. Afin d'empêcher le meurtre de Niabongha.

III

Durant trois jours, les deux longues pirogues, dans lesquelles avaient pris place Bob Morane, M'Booli et leur personnel, avaient remonté au moteur la rivière Shômbô, affluent du fleuve N'Golo, dans le sillage de Gaétan d'Orfraix et de son équipe, qui possédaient à peine quelques heures d'avance sur eux.

À Walobo, Bob avait intentionnellement donné l'impression d'être fort en retard dans l'organisation de son expédition. Alors qu'en réalité, avec l'aide morale d'Allan Wood et l'aide effective de M'Booli, tout avait été secrètement préparé en quelques heures. Aussi, quand Gaétan d'Orfraix et ses complices avaient pris le départ, Bob était-il prêt à se lancer sur leurs traces. Le plan de Morane était d'empêcher d'Orfraix d'atteindre le pays Rorongo avant que l'antagonisme qui les opposait ne tournât à une bataille rangée entre les deux groupes. Bob connaissait cette classe d'individus à laquelle appartenait le tueur de fauves, et il devinait ce dernier capable de toutes les trahisons. Aussi fallait-il, de toute urgence, l'empêcher de nuire. Surtout que les trois trafiquants auxquels s'était uni le chasseur n'avaient rien de bien rassurant. Ils se nommaient respectivement Simon Steward, Rock Marcy et Hudson Cary, et ils étaient connus dans la région pour leur méchanceté et leur manque de scrupules.

Le soleil était déjà très bas sur l'horizon. Il allait être temps de choisir un endroit où camper avant que la nuit ne tombât. À un détour de la rivière, une petite pirogue solitaire apparut. Conduite par un seul rameur, elle se dirigeait vers les embarcations montées par Morane et ses compagnons. Il s'agissait d'un homme envoyé en éclaireur par Bob afin de surveiller les faits et gestes de Gaétan d'Orfraix et de sa troupe.

Faisant stopper les moteurs, Morane attendit que la petite pirogue fût à proximité. Le Noir qui la montait parla rapidement.

— Les quatre hommes blancs dressé campement passé deuxième boucle de la rivière.

— T'ont-ils aperçu ?

Dans un grand sourire plein de vanité, le Noir découvrit un impressionnant râtelier de dents blanches limées en pointe.

— Non, Bwana. Mangawo bien se cacher. Lui malin.

— C'est parfait, Mangawo. Tu auras une récompense. Conduis-nous.

S'interrompant, Bob se tourna vers M'Booli, pour dire :

— Nous allons continuer à la pagaie pour éviter que le bruit des moteurs ne nous fasse repérer.

Le grand Balébélé jeta un ordre en dialecte swahili. Les Noirs, saisissant leurs pagaies, firent progresser les lourdes embarcations le long de la berge tapissée de hauts papyrus et de sagittaires, dans le sillage de la petite pirogue conduite par Mangawo.

Dans le creux de la seconde boucle de la rivière, Mangawo, maniant habilement la pagaie à pale lancéolée, arrêta son esquif. Tourné vers Morane, il désigna le méandre suivant et dit à mi-voix :

— Campement hommes blancs là, derrière.

— Nous allons aller leur rendre une petite visite de politesse, dit Bob à l'adresse de M'Booli.

La pirogue montée par Mangawo était venue se ranger bord à bord avec celle de Bob et du Balébélé. Les deux hommes prirent place dans la petite embarcation et Morane jeta un ordre aux passagers des deux grands canots :

— Vous nous attendrez ici jusqu'à ce que nous vous appelions. M'Booli, Mangawo et moi allons aller seuls jusqu'au campement des hommes blancs.

— Seuls ! fit le grand Balébélé avec effarement. Mais c'est de la folie, Bwana Bob ! Ils sont trop nombreux.

— Trop nombreux ? Peut-être, fit Morane avec un sourire mystérieux, peut-être. Mais fais-moi confiance, M'Booli, je sais comment parler à ce genre d'individus...

Morane jeta un coup d'œil à sa montre. Il enleva son chapeau de feutre et passa les doigts de sa main droite dans ses cheveux. Ensuite, il se recoiffa, tira son revolver de l'étui et

s'assura que le barillet était bien garni des six cartouches réglementaires.

— Je crois que nous pouvons maintenant nous mettre en route pour aller rendre la petite visite de politesse en question à monsieur d'Orfraix et à ses dignes compagnons, dit-il.

M'Booli paraissait s'être dépouillé de toute crainte. Il saisit une pagaie et dit d'une voix joyeuse, à l'adresse de Mangawo :

— Un petit effort, Mangawo. Le moment est venu d'aller jouer un mauvais tour aux méchants hommes blancs.

L'interpellé se mit à rire silencieusement.

— Oui, nous jouer mauvais tour à méchants hommes blancs. Mangawo aimer jouer mauvais tour à méchants hommes blancs.

Se saisissant à son tour d'une pagaie, il se mit à souquer ferme et, sous l'impulsion des deux Africains, la pirogue glissa rapidement sur l'eau moirée, pour contourner la boucle du fleuve.

*

* *

Gaétan d'Orfraix, Simon Steward, Rock Marcy et Hudson Cary avaient installé leur campement à un endroit où le courant, encombré de bancs de sable servant de refuge aux crocodiles, formait une étroite plage au creux d'un méandre. Étroite plage cernée de partout par la forêt qui, dans le crépuscule, élevait sa barrière hostile, d'où commençaient à sourdre les cris inquiétants des rôdeurs nocturnes.

Quand la pirogue montée par Morane, M'Booli et Mangawo apparut au large de la rivière, il y eut un remue-ménage et des cris dans le campement. Parmi les silhouettes d'une trentaine de Noirs, Morane distingua celles des quatre Européens. L'un d'eux, il le savait, n'était autre que Gaétan d'Orfraix.

En lui-même, Bob s'amusait en songeant à la déconfiture qu'allait bientôt éprouver son compatriote qui, en brusquant son départ de Walobo, croyait sans doute ferme comme roc lui avoir faussé compagnie.

Propulsée par M'Booli et Mangawo, l'embarcation fendait rapidement l'eau sombre de son étrave effilée, pour se

rapprocher de la plage qu'elle toucha juste à hauteur des quatre Européens.

Bob sauta légèrement à terre et, tandis que M'Booli et Mangawo tiraient la pirogue au sec, il marcha résolument vers Gaétan d'Orfraix, à deux pas duquel il s'immobilisa. Sur les lèvres minces du chasseur, un sourire ironique errait.

— Tiens, voilà le commandant Morane ! Si je m'attendais à vous revoir si tôt, surtout en aussi piètre équipage ! Avez-vous eu tant de mal à recruter des porteurs, que vous ayez dû vous contenter seulement de deux hommes ? Sans doute, en apprenant mon départ, vous êtes-vous empressé de vous lancer à ma poursuite afin de m'empêcher de trouver avant vous le Gorille Blanc. Hélas, vous vous êtes une fois encore surestimé, monsieur Morane, et vous êtes venus vous jeter dans la gueule du loup ! Vous êtes trois seulement, et nous sommes plus de trente.

Silencieux, Bob considérait avec attention les trois compagnons de d'Orfraix. Simon Steward était un petit homme trapu, presque aussi large que haut, au front de taureau sous une chevelure flamboyante ; Rock Marcy, lui, était de haute taille, bâti en force, et son visage abêti indiquait l'habitué aux boissons fortes ; quant à Hudson Cary, il était grand, maigre, avec une tête de vautour emmanchée à un cou long et nerveux sur lequel les tendons saillaient comme des cordes. Dans leurs regards à tous trois, les flammes du foyer mettaient des lueurs rougeâtres qui en accentuaient encore l'expression mauvaise et sournoise.

Morane avait fait mine d'ignorer les menaces d'Orfraix :

— Dans l'avion, dit-il, d'une voix calme, je m'étais contenté de vous dire combien votre intention de vous attaquer au Gorille Blanc me répugnait. Je m'aperçois que vous vous êtes entêté et que vous n'avez rien fait pour calmer vos instincts meurtriers. À présent, je n'irai pas par quatre chemins. Je suis venu ici pour vous interdire pousser de l'avant. Si vous persistez à vouloir gagner le pays...

— Que se passera-t-il ? interrogea Gaétan d'Orfraix avec un mauvais sourire.

— Vous vous en repentirez, compléta Bob de la même voix calme.

D'Orfraix éclata de rire.

— Vous n'êtes pas en position de poser vos conditions. Je vous le répète, vous êtes trois, et nous sommes plus de trente. Je pourrais vous abattre sans que vous ayez même la possibilité de vous défendre.

En prononçant ces derniers mots, d'Orfraix avait porté la main à l'automatique pendu à sa ceinture. Il n'eut pas le temps de dégainer. Morane avait fait un rapide mouvement, pour se retrouver revolver au poing, comme si l'arme lui était sautée toute seule dans la main.

Voyant le revolver braqué dans sa direction, d'Orfraix s'immobilisa. L'inquiétude se lisait maintenant sur son visage, car il eût suffi à Bob de presser la détente pour le rayer du monde des vivants.

— Vous n'êtes pas assez rapide, monsieur d'Orfraix, fit Morane. Il ne suffit pas de menacer les gens, il faut encore se sentir capable de mettre ses menaces à exécution.

Devant le calme de son antagoniste, d'Orfraix dut deviner que ce dernier n'était pas homme à perdre son sang-froid et à se mettre à tirer à tort et à travers. Aussi ne tarda-t-il pas à reprendre son assurance.

— Je ne comprends pas où vous voulez en venir, commandant Morane. En supposant même que vous réussissiez à m'abattre, mes compagnons vous tueraient à leur tour. Nous sommes trop nombreux, et vous n'avez pas la moindre chance de vous en tirer.

— Vous croyez cela, fit Bob avec un sourire narquois, tout en rengainant son revolver. Vous me connaissez mal, monsieur d'Orfraix. Par contre, je connais bien, moi, les gens de votre sorte. Vous êtes un lâche, monsieur d'Orfraix.

À cette insulte, portée devant ses hommes, Gaétan d'Orfraix poussa un cri de rage. Sans doute pour démentir cette accusation de lâcheté, il se précipita sur son compatriote. C'était tout ce que Morane attendait. Comme d'Orfraix le frappait du poing, il arrêta le coup du tranchant de la main gauche. En même temps, sa droite saisissait la manche de l'adversaire à

hauteur du coude, tordant violemment le tissu afin d'arrêter la circulation sanguine. Amenant alors d'Orfraix à lui, Bob, sans lâcher sa première prise, lui replia le bras dans le dos, pour terminer par une torsion de la main en patte de canard.

Voyant d'Orfraix ainsi immobilisé, Steward, Marcy et Cary firent mine de s'avancer pour lui porter secours. Mais Morane, assurant davantage encore sa clé, fit pousser un hurlement de douleur à son adversaire.

— Dites-leur de ne pas intervenir, monsieur d'Orfraix, conseilla-t-il, ou je vous casse le bras.

— Ne bougez... pas ! jeta d'Orfraix à l'intention de ses trois complices. Ne bougez pas !

Steward, Marcy et Cary s'immobilisèrent.

— Voilà des enfants sages, fit Bob en ricanant.

Il se tourna vers M'Booli et commanda :

— Appelle le reste de la troupe. Ensuite, je dicterai mes conditions à ces vilains oiseaux.

Pendant que M'Booli hélait à pleine voix les payeurs, Morane, tout en maintenant solidement d'Orfraix, continuait à surveiller Steward, Marcy et Cary. Ceux-ci, obéissant aux ordres de leur chef qui, dressé sur la pointe des pieds, continuait à grimacer de douleur, ne faisaient plus mine d'intervenir. Quant aux porteurs, comme on ne les avait pas, engagés pour se battre, ils assistaient à la scène en témoins impartiaux et attentifs.

Les deux grandes pirogues apparurent au détour de la rivière. Elles s'approchèrent de la plage et les hommes de Morane, armés de leurs vieux fusils, mirent pied à terre. Desserrant alors légèrement son étreinte, Bob poussa violemment d'Orfraix en avant. Le chasseur trébucha et tomba sur un genou. Il se redressa presque aussitôt, pour faire face à Morane. Une expression de haine indicible peinte sur ses traits, il allait se précipiter à nouveau sur son adversaire, mais il se contint cependant. Il passa une main sur son visage couvert de sueur et dit d'une voix sourde :

— Soit, vous avez la partie belle, pour l'instant du moins. Que comptez-vous faire ?

— Vous empêcher de gagner les Monts Rorongo, tout simplement. Demain, vos porteurs vous quitteront pour

regagner Walobo en vous laissant une seule petite pirogue. Quand ils seront loin, nous vous abandonnerons ici, Steward, Marcy, Cary et vous. Trois solutions s'offriront alors à vous. Ou persister malgré tout à vouloir gagner les Monts Rorongo, exploit qu'il vous serait difficile d'accomplir sans personnel. Ou regagner Walobo pour y réunir une nouvelle équipe. Ou renoncer définitivement. De toute façon, j'aurais ainsi gagné un temps appréciable sur vous.

— Et si les porteurs refusent de nous quitter ? demanda d'Orfraix, qui semblait se raccrocher à ce dernier espoir.

Ils ne refuseront pas quand M'Booli leur apprendra que le but réel de votre expédition est d'abattre des gorilles, qui sont des animaux totalement protégés. Vos Noirs habitent tous Walobo ou ses environs immédiats, et ils n'éprouvent certainement pas la moindre envie d'avoir des ennuis avec les autorités.

C'est à ce moment que Rock Marcy s'avança d'un pas vers Morane, en disant d'une voix rauque :

— Tout cela est bien, mais il faudrait voir si nous sommes d'accord. Je ne suis pas homme à accepter les ordres du premier venu, et nous avons le droit de nous promener dans la jungle comme bon nous semble.

Mais Gaétan d'Orfraix retint son acolyte par le bras.

— Laissez, Rock ! Pour le moment, le commandant Morane a l'avantage. Si nous tentions de lui résister, il pourrait nous en cuire, surtout qu'il est fort probable que nos porteurs nous laisseraient tomber. Qui sait si, plus tard, nous ne pourrions pas prendre notre revanche.

Se tournant vers Bob, le chasseur continua d'une voix chargée de menace :

— Nos routes se croiseront à nouveau, soyez-en certain. Je ne vous souhaite pas de vous trouver alors au bout de mon fusil...

IV

— Vas-tu avancer comme les autres, à la fin, sacré traînard de M’Fota ! cria Bob Morane, d’une voix qu’il s’efforçait de rendre courroucée. Toujours à traîner la patte à l’arrière de la colonne, comme un vieillard.

Le porteur interpellé, un grand diable à la peau presque bleue à force d’être noire, maigre comme un personnage de Danse Macabre africaine et vêtu d’un short kaki, roula des yeux effarés. Montrant d’un mouvement de menton l’incroyable batterie de cuisine étagée en équilibre instable sur ses épaules, il dit d’une voix plaintive :

— Casseroles beaucoup lourdes, Bwana Bo’, et pauvre M’Fota porter elles depuis longtemps. Très longtemps.

Bob Morane se détourna pour dissimuler un sourire. M’Fota était le cuisinier de l’expédition et sa charge, des casseroles d’aluminium vides, était bien légère comparée à celle des autres porteurs qui avançaient sans rechigner, leurs vingt-cinq kilos en équilibre sur la tête. Mais M’Fota était un incorrigible flemmard. Sans cesse, il traînait à une centaine de mètres au moins en arrière de ses compagnons.

Renonçant à insuffler une peur salutaire au cuisinier noir, Bob se mit à marcher rapidement afin de regagner sa place à la tête du safari, aux côtés du fidèle M’Booli. Trois jours s’étaient écoulés à présent depuis que Morane avait joué le tour que l’on sait à Gaëtan d’Orfraix. Depuis trois jours, la petite troupe, ayant quitté la rivière, cheminait à travers la savane, en direction du village des Bamzirih, situé au pied des Collines Bleues, toutes proches maintenant et derrière lesquelles s’élevaient les imposants cônes tronqués des Monts Rorongo, repaire de Niabongha.

Le soir tombait quand M’Booli, tendant le bras en avant, désigna un important village, composé de grandes cases aux

toits de chaume et qui, entouré d'une haute palissade, s'étendait au pied même des collines.

— Là, village Bamzirih, dit simplement le colosse noir.

— Oui, fit Morane. Ils n'ont guère changé de place depuis la première visite. Ce vieux pirate d'Ikelemba deviendrait-il casanier ?

M'Booli se mit à rire.

— Ikelemba a trouvé un bon terrain de chasse. Beaucoup d'éléphants et d'antilopes. Il n'a pas de raisons de changer.

Une demi-heure plus tard, l'expédition parvenait à l'entrée du village, d'où déjà toute une foule piaillante était sortie pour accueillir les nouveaux venus. Un grand guerrier entre deux âges, vêtu de peaux de chats sauvages soigneusement cousues, le visage sillonné de tatouages en relief, s'avança en direction des voyageurs, qui s'étaient arrêtés à quelques mètres de la palissade. Le guerrier portait dans la main gauche un bâton sculpté, symbole de commandement.

Il y avait quelques années déjà que Morane était venu dans cette région. Pourtant, il reconnut aussitôt Ikelemba, le chef des Bamzirih, et Ikelemba le reconnut. Il s'approcha tout près de Bob pour, du bout des doigts, lui toucher le front, puis la main droite, en disant :

— Voilà bien longtemps déjà que Bwana Bob est venu chez les Bamzirih. Mais ceux-ci n'ont pas oublié leur ami. Bwana Bob est le bienvenu, et aussi M'Booli, le redoutable guerrier Balébélé. Mais pourquoi Bwana Al n'est-il pas avec eux ?

— Bwana Al est malade, répondit Bob. Il a dû demeurer à Walobo.

Le visage d'Ikelemba marqua de la contrariété. Visiblement, l'état de santé l'Allan Wood l'inquiétait.

— Bwana Al très malade ? interrogea-t-il.

Bob le rassura.

— Bwana Al a été très malade, mais il est guéri maintenant. Bientôt il pourra revenir chasser en compagnie de ses amis les Bamzirih.

Le chef hocha la tête gravement.

— Mon cœur a saigné quand tu m'as dit que Bwana Al était malade. Tu viens de m'affirmer qu'il était guéri, et mon cœur

s'est remis à battre. Ikelemba a de belles défenses d'éléphants. Il te les donnera pour que tu les remettes à Bwana Al, en gage d'amitié.

— Je prendrai ces défenses lorsque je repasserai par ici, dit Morane. Je me rends aux Monts Rorongo afin d'essayer de capturer un gorille. J'ai entendu dire qu'il y avait beaucoup de gorilles là-bas.

À dessein, il évitait de citer le nom de Niabongha. Celui-ci devait être connu, du moins par ouï-dire, des Bamzirih, et il craignait que la seule évocation du monstre blanc n'effarouchât Ikelemba et ses guerriers.

— Oui, avait approuvé le chef, beaucoup N'Gagui¹ dans les Monts Rorongo. Seulement, pour y parvenir, il te faudra traverser le défilé du Démon Jaune.

Morane tressaillit.

— Le défilé du Démon Jaune ? fit-il. Ce n'est pas la première fois que je viens dans la région, tu le sais, Ikelemba, et je n'ai jamais encore entendu prononcer ce nom.

— Nous l'avons donné il y a un an seulement à ce défilé, Bwana Bob. C'est là que, depuis cette époque, vit le Démon Jaune. C'est un grand léopard, presque aussi fort qu'un lion. Quand les chasseurs traversent le défilé, le Démon Jaune les guette et, si l'un d'eux s'écarte de ses compagnons, il le tue et l'emporte pour le dévorer. Les Bamzirih ont essayé de traquer le Démon Jaune, mais celui-ci est *juju*, ensorcelé.

Bob Morane sourit.

— Cela ne m'empêchera pas de franchir le défilé, Ikelemba.

Du plat de la main, il frappa la crosse de sa winchester, pour enchaîner aussitôt :

— Si ce Démon Jaune se montre, *juju* ou non, j'ai de quoi lui faire passer le goût de la chair humaine. Si tu nous le permets, Ikelemba, nous camperons cette nuit dans l'enceinte de ton village. Et demain, à l'aube, nous nous mettrons en route à travers les Collines Bleues.

Pendant un moment, le chef noir demeura pensif.

¹ Gorilles.

— Je te donnerai des hommes avec de grands filets pour t'aider à capturer les gorilles, finit-il par dire. Mes guerriers n'aiment pas traverser le défilé du Démon Jaune, mais beaucoup d'entre eux ont chassé avec toi jadis, et ils savent que ton coup d'œil est infailible et ta balle rapide comme la foudre. Si le Démon Jaune attaque, Bwana Bob le tuera. Les Bamzirih connaissent Bwana Bob, et ils ont confiance en lui.

Ces dernières paroles d'Ikelemba prouvèrent une fois de plus à Morane combien il est parfois superflu de tout vouloir prévoir. Il avait cru, et Allan avec lui, qu'il aurait de la peine à convaincre le chef bamzirih de lui prêter des guerriers. Au lieu de cela, c'était Ikelemba qui venait, de sa propre initiative, de lui proposer les auxiliaires dont il avait besoin, sans qu'il fût nécessaire de perdre du temps en de longs palabres et marchandages. Bob se félicita de n'avoir pas cité le nom de Niabongha. Il était fort possible que, si les Bamzirih avaient connu son intention de traquer le grand Gorille Blanc, ils eussent offert moins spontanément de le seconder dans son entreprise.

*

* *

Ce ne fut pas le lendemain, comme Morane l'avait espéré tout d'abord, que l'expédition, augmentée des chasseurs bamzirih, avait pu reprendre le départ, mais seulement deux jours plus tard. Deux journées n'avaient en effet pas été superflues pour mettre en état les lourds filets destinés à la capture des gorilles. Finalement, au matin du troisième jour, le safari avait quitté le village d'Ikelemba pour s'enfoncer, en empruntant le sinistre défilé du Démon Jaune, à travers les collines permettant d'accéder au pays Rorongo. Une dizaine de guerriers bamzirih accompagnaient Morane, M'Booli et les porteurs. Ils étaient armés de lances à larges fers et leur chef, un géant du nom de Longo, montrait un visage labouré profondément par un coup de corne de buffle. Un visage dont la lèvre supérieure, arrachée, découvrait les dents en un sempiternel et repoussant rictus. Cela n'empêchait pas d'ailleurs

le dénommé Longo d'être le chasseur le plus habile et le plus audacieux de toute la région. Qualité que Morane, dans les circonstances présentes, préférerait à une beauté suave.

Durant plusieurs heures, le safari avait cheminé le long du défilé au fond rocheux et dont les parois, presque à pic, étaient couvertes d'une végétation épaisse. Bob Morane et M'Booli marchaient en tête de la colonne. Leurs armes prêtes, ils scrutaient du regard les profondeurs des taillis, s'attendant à tout instant à voir surgir le Démon Jaune.

Soudain, M'Booli tendit le bras droit devant lui.

— Là-bas, dit-il, la sortie du défilé.

Morane se mit à rire.

— Allons, fit-il, je crois que le Démon Jaune ne se manifestera plus. Peut-être a-t-il, lui aussi, entendu parler de mon « coup d'œil infallible » et de ma balle « rapide comme la foudre », et se méfie-t-il.

À ce moment précis, le silence fut troublé par un effroyable tintamarre provenant de l'arrière de la colonne. Cela faisait songer aux claquements affolés d'innombrables cymbales. Presque en même temps, les porteurs se mirent à pousser de grands cris et à refluer en désordre vers l'une des parois de la gorge.

Morane s'était retourné d'une pièce dans la direction d'où venaient initialement les bruits. Il aperçut alors un énorme léopard qui, frôlant les porteurs sans paraître se soucier d'eux, bondissait dans sa direction. On eut dit qu'aucun des Noirs ne l'intéressait et qu'atteindre Morane était son seul but, comme s'il s'agissait d'une proie depuis longtemps choisie par lui.

Sans perdre de temps à s'interroger davantage sur les raisons de ce comportement, Bob avait épaulé sa winchester, visé rapidement et fait feu. Touché en plein crâne, le fauve bondit en l'air, retomba, laboura le sol de ses griffes pareilles à des poignards et s'écroula foudroyé.

Déjà Bob, sans plus se soucier de sa victime, s'était précipité vers l'arrière du safari. Là, il s'immobilisa, littéralement stoppé par la surprise. À peu de distance, M'Fota, le cuisinier, était assis au milieu de sa batterie de cuisine éparpillée. Morane

s'approcha, pour se rendre compte que le Noir ne portait pas la moindre blessure.

— Démon Jaune tué M'Fota..., Démon Jaune tué M'Fota..., répétait avec entêtement le cuisinier en roulant des yeux effarés. Démon Jaune tué M'Fota...

Alors, soudain, Morane éclata de rire. Il venait de comprendre le comportement du léopard. Comme toujours, M'Fota, l'incorrigible flemmard, traînait en arrière de la colonne. Le Démon Jaune en avait profité pour lui sauter dessus. M'Fota était tombé et les casseroles qu'il portait s'étaient éparpillées autour de lui sur le sol rocheux, provoquant le tintamarre de tout à l'heure. Ce fracas avait terrorisé le fauve qui, sans s'occuper davantage du cuisinier, avait fui sans demander son reste. En voyant le léopard foncer dans sa direction, Bob avait cru qu'il le chargeait. En réalité, le Démon Jaune était en proie à une terreur panique.

Quand sa gaieté se fut un peu calmée, Bob Morane, laissant M'Fota rassembler sa quincaillerie, regagna la tête du safari. M'Booli était penché sur le cadavre du Démon Jaune.

— M'Booli n'a jamais vu un léopard de cette taille, déclara le grand Balébélé. Et c'est Bwana Bob qui l'a tué. Bwana Bob est un grand chasseur.

Morane eut envie de répondre que ce n'était pas vraiment lui qui avait tué le Démon Jaune, mais M'Fota – M'Fota et ses casseroles – et que jamais sans doute il ne se vanterait de ce coup de fusil. Pourtant, Bob s'abstint de formuler cette réflexion. Longo, le chasseur balafre, et les autres guerriers bamzirih s'étaient approchés du cadavre du léopard. Tandis que M'Booli commençait à dépouiller l'animal, ils regardaient tous Morane avec admiration. Ils échangeaient des propos en swahili dont Bob put, au passage, saisir quelques bribes.

— *T'Shui baya sana sawa tchéteni !* – Le léopard est aussi mauvais que le diable !

— Oui, le Démon Jaune est aussi mauvais que le diable. Et *juju*, ensorcelé, comme lui.

— Pourtant, Bwana Bob tué Démon Jaune. Lui très grand chasseur. Lui très grand sorcier.

— Oui, Bwana Bo' très grand chasseur. Très grand sorcier.

Morane jugea inutile de minimiser sa victoire. Plus les chasseurs bamzirih l'admiraient, plus aisément ils accepteraient de lui obéir quand il leur annoncerait son intention de capturer le Gorille Blanc. À ce moment, il serait indispensable que la confiance qu'ils témoignaient à Morane l'emportât sur la terreur.

Malgré cette incertitude – il n'ignorait pas que la capture de Niabongha dépendrait en grande partie de la collaboration des chasseurs noirs, – Bob considérait l'avenir de son entreprise avec sérénité. Jusqu'alors, tout s'était bien passé avec bonheur. C'était sans le moindre mal qu'il s'était assuré la collaboration des Bamzirih, en leur cachant un peu la vérité peut-être, mais plus aisément quand même qu'il ne l'avait supposé. En outre, la rencontre avec le Démon Jaune, qui aurait pu tourner au drame, s'était terminée de façon tragi-comique. Bien sûr, la suite de l'entreprise demeurerait chargée d'inconnu. Il allait falloir entrer en contact avec les nains Batouas, puis trouver le moyen de s'emparer du grand gorille albinos. Une chose cependant tracassait davantage Morane pour le moment. Il se demandait si Gaétan d'Orfraix et ses acolytes, malgré la défection de leurs porteurs, avaient bien rebroussé chemin. Bob se souvenait en effet des paroles de d'Orfraix : « Nos routes se croiseront à nouveau, soyez-en certain. Je ne vous souhaite pas de vous trouver alors au bout de mon fusil... »

Tout d'abord, Morane avait ri d'un tel avertissement qui, à maintes reprises au cours de son existence mouvementée, lui avait été prodigué sans nul effet. Mais il se demandait à présent si rire en une telle circonstance était bien sage. Il avait en effet traité de lâche Gaétan d'Orfraix, et cela avec preuves à l'appui, devant ses complices, et il devinait que le chasseur devait lui en vouer une haine féroce. Il se promit bien que, s'il rencontrait à nouveau d'Orfraix, il éviterait soigneusement de lui tourner le dos.

V

À travers les Collines Bleues, de défilés en canons, le safari se rapprochait par petites étapes des Monts Rorongo. Bob évitait en effet de se presser afin de ne pas effaroucher les nains Batouas. À l'approche d'une troupe se déplaçant trop rapidement, ils auraient pu se sentir menacés et se disperser dans la forêt sans qu'il fût possible par la suite d'entrer en contact avec eux. Or leur aide se révélerait sans doute indispensable quand il s'agirait de dresser des plans pour la capture de Niabongha. Les Batouas connaissaient en effet les mœurs du Gorille Blanc, qu'ils redoutaient davantage qu'ils ne l'adoraient, et eux seuls pourraient mener les capteurs sur ses traces.

Cheminant au fond de vallons encaissés, de gorges pleines d'eau au fond desquelles il fallait marcher immergé jusqu'à la ceinture, franchissant de courtes savanes dont les hautes herbes, repaire de serpents et de fauves, atteignaient souvent plus de deux mètres de hauteur, l'expédition arriva finalement en vue des Monts Rorongo eux-mêmes, dont un étroit plateau raviné la séparait encore. Spectacle dantesque que celui de ces monts dont chacun faisait songer à quelque gigantesque pustule étêtée par le bistouri d'un chirurgien et dont les cratères s'ornaient d'anneaux de lave rougeâtre, semblable à du sang séché qui, encore frais, aurait coulé le long des flancs envahis par la forêt de bambous, d'ombellifères géantes et de séneçons, y creusant les sillons noirs des incendies sylvestres. Il y avait là plusieurs centaines de volcans, certains éteints, d'autres en activité et surmontés d'un panache de fumée, et qui tous se groupaient autour du gigantesque cône tronqué et couronné de neiges éternelles du Mont Rorongo lui-même.

M'Booli avait tendu son bras musculeux, gros comme la cuisse d'un homme ordinaire, pour désigner un point vague, au-delà du plateau.

— Là-bas, le territoire des Batouas commence...

Morane se tourna vers Longo, qui se tenait près de lui et de M'Booli, pour demander :

Longo croit-il que nous pourrions entrer aisément en contact avec les Batouas ? Ceux-ci sont-ils amis avec les Bamzirih, ou ennemis ?

Le balafre eut un geste vague, qui pouvait tout vouloir dire, ou encore ne rien vouloir dire du tout.

— Batouas pas amis avec Bamzirih. Pas ennemis non plus. Batouas amis de personne. Amitié souvent esclavage. Batouas peuple libre.

— Crois-tu que nous pourrions les approcher aisément ?

— Longo pas pouvoir te dire, Bwana Bo'. Batouas aussi instables que le vent.

Le Bamzirih sourit, ce qui, son horrible cicatrice aidant, lui fit un masque plus effrayant encore que lorsqu'il était sérieux. Depuis longtemps cependant, Morane ne s'arrêtait plus à de tels détails physiques. Il préférait la compagnie de Longo, tout défiguré qu'il fût, à celle de certains talons rouges soi-disant civilisés, dans le genre de Gaétan d'Orfraix.

— Batouas aimer sel, continuait Longo, et aussi sabres de brousse, couteaux. Nous en avoir beaucoup.

Allan Wood avait en effet conseillé à Morane d'emporter des sacs de sel, dont les Noirs, biologiquement privés de ce condiment à cause de leur éloignement de la mer, sont friands. L'expédition était également pourvue en abondance de coutellerie de toutes sortes, machettes, couteaux, haches, ustensiles d'une grande utilité pour les petits hommes de la forêt.

Morane craignait cependant que les Batouas, ignorant les projets pacifiques de l'expédition, ne prennent peur devant une troupe trop nombreuse. Aussi décida-t-il que le safari demeurerait sur place. Lui-même partirait en éclaireur afin de prendre un premier contact avec les pygmées.

— Toi M'Booli, et toi Longo, vous allez venir avec moi pour tenter d'entrer en relation avec les Batouas. Le reste du safari demeurera ici, à nous attendre, sous le commandement de Mangawo. Quand nous aurons réussi à nouer les liens amicaux

avec les pygmées, nous reviendrons chercher le gros de la troupe. De cette façon, nous ne courrons pas le risque d'effaroucher les Batouas qui ne se méfieront pas outre mesure de trois hommes isolés.

M'Booli approuva.

— Bwana Bob est sage. Nous emporterons du sel pour une première distribution. Ainsi, les bonnes relations seront tout à fait établies.

Morane reconnut également la sagesse de cette proposition. Un quart d'heure plus tard, M'Booli, Longo et lui, le premier d'entre eux porteur d'un havresac plein de sel enfermé dans des boîtes étanches, quittaient les collines pour s'avancer à travers le plateau, en direction du massif volcanique qui s'étagait devant eux, gigantesque et mystérieux. Les trois hommes emportaient chacun une carabine de gros calibre, car ils avaient relevé les tracés de nombreux troupeaux d'éléphants et devaient se prémunir contre une éventuelle charge de ces pachydermes qui, parfois, leurs carries dentaires aidant, témoignent d'un mauvais caractère.

Les gorilles également étaient nombreux. Bien que ces animaux soient en général fort paisibles et craintifs – tout comme les éléphants d'ailleurs – on cite des cas d'agressions qui paraissaient non motivées. Bob se souvenait notamment de l'aventure survenue à ce géologue qui, alors qu'il prospectait dans le Kivu, avait un soir, ayant installé son camp, envoyé un de ses boys faire du bois à la lisière de la forêt de bambous. Comme le Noir s'acquittait de sa mission, deux énormes mains sombres étaient apparues entre les tiges, avaient saisi l'infortuné pour le décapiter d'un coup, comme on arrache les feuilles d'une betterave. Le géologue avait assisté impuissant à cette scène, qui s'était déroulée si rapidement qu'il n'avait pas eu le temps de réagir. Quand enfin il put intervenir, il était trop tard. Le gorille avait fui, laissant sur place un cadavre mutilé, corps d'une part, tête de l'autre. On n'avait pu, par la suite, préciser les raisons qui avaient poussé le grand anthropoïde à agir de la sorte. S'était-il cru attaqué ? Avait-il été blessé précédemment par des chasseurs et avait-il gardé, marquée dans sa chair, la haine de l'homme ? Quoi qu'il en soit, le danger

d'une attaque toujours possible de la part d'un gorille était réel, ainsi que de la part d'un éléphant d'ailleurs. C'était pour cette liaison que Bob et ses deux compagnons ne s'étaient aventurés à travers le pays que solidement armés.

Malgré les traces de plus en plus nombreuses d'éléphants, dont on entendait au loin les barrissements déchirants, Morane, M'Booli et Longo avaient traversé le plateau sans faire la moindre mauvaise rencontre. Ils avaient atteint les premiers contreforts des monts, pour s'engager ensuite dans la forêt composée encore d'essences de plaines auxquelles, plus haut, succéderaient des plantes plus vivaces, comme les bambous et les fougères, capables de résister au froid souvent rigoureux de la nuit.

Ils marchaient depuis une demi-heure à peine quand, dans une étroite clairière, ils tombèrent en arrêt devant une série de huttes basses, de forme hémisphérique et composées d'une armature de branchages sur laquelle avaient été disposées de larges feuilles de bananier sauvage.

— Ça village batoua, dit Longo.

Il ne fallut cependant pas longtemps aux trois éclaireurs pour se rendre compte que les cases étaient abandonnées depuis quelque temps déjà. Elles tombaient en ruines, et les mauvaises herbes avaient envahi l'espace débroussaillé qui les entourait.

— Il nous faudra pousser encore de l'avant, dit Bob sans paraître nullement déçu, car il n'avait jamais espéré entrer aussi rapidement en contact avec les nains. Continuons notre chemin vers l'intérieur des montagnes. Nous finirons bien par trouver les Batouas.

— Ou les Batouas finiront par nous trouver, Bwana, corrigea M'Booli.

La marche reprit à travers la forêt, le long de sentes tracées par le passage des animaux sauvages. Le sol montait, circonstance qui, avec la chaleur étouffante et humide régnant sous les arbres, rendait la progression extrêmement pénible. M'Booli et Longo, qui ne portaient qu'un pagne ceignant leurs reins, souffraient moins de cette chaleur, car leur transpiration s'évaporait au fur et à mesure. Bob, au contraire, avec ses

vêtements trempés, avait la sensation de tourner en rond, tout habillé, à l'intérieur d'un bain turc.

Durant deux heures environ, cette pénible avance se poursuivit. Le sol montait par étages séparés par de courts paliers horizontaux, où il était possible de progresser plus rapidement.

Comme l'on franchissait l'un de ces paliers, Longo, qui marchait un peu en avant de ses compagnons, s'arrêta brusquement et revint en hâte vers M'Booli et Morane. Un grand émoi bouleversait brusquement sa face mutilé. Quand il fut parvenu à la hauteur du Balébélé et de Bob, il désigna de la main un point de la forêt devant eux, pour dire d'une voix basse, un peu haletante, en swahili :

— Socomutu mukuba !... Socomutu mukuba mupé ! – *Grand singe !... Grand singe blanc !*

Morane et M'Booli s'étaient arrêtés à leur tour. Aussitôt, Bob avait songé à Niabongha. Était-il possible que le Gorille Blanc se manifestât aussi rapidement à lui ? Il en doutait. Le hasard pouvait-il, en effet, lui faire un tel don ? Pourtant, quel autre animal que Niabongha les paroles du chasseur bamzirih auraient-elles bien pu désigner ?

— Conduis-nous, Longo, dit Morane à voix basse, et essayons surtout de ne pas nous faire repérer.

*

* *

Ayant déposé leurs charges afin de garder une plus grande liberté de mouvements, Bob Morane et M'Booli s'avançaient maintenant sur les talons de Longo. Les trois hommes allaient très lentement, pliés en deux, évitant de faire craquer la moindre brindille sous leurs pas afin de ne pas alerter le *socomutu mukuba* dont venait de parler le Bamzirih. Ils tenaient leurs carabines prêtes au cas où le gorille, se croyant menacé, les chargerait.

Le cœur battant en songeant que, peut-être, Niabongha allait se découvrir à lui avant même que la poursuite ne fût entamée, Morane progressait avec la même sûreté, aussi silencieusement

que ses deux compagnons noirs. Une longue habitude de la jungle lui avait donné des réflexes quasi semblables à ceux des hommes de la nature. Ces hommes avec lesquels il avait longtemps vécu, partageant leurs efforts, leurs souffrances et aussi leurs joies.

Tout à coup, Longo, qui précédait toujours ses compagnons de quelques pas, s'immobilisa et, tendant le bras, murmura :

— Là !... Socomutu mukuba !... Socomutu mupé !...

— Là !... Grand singe !... Singe blanc !...

Bob Morane et M'Booli s'approchèrent du Bamzirih et virent devant eux, assez loin encore et à demi dissimulée par le sous-bois, une forme claire dressée. Bob reconnut un gorille. Un énorme gorille à la fourrure blanche.

« Niabongha ! » pensa Morane avec allégresse.

Mais il dut se détromper bientôt. L'immobilité dans laquelle le monstre demeurerait figé lui parut vite insolite. Quelque chose dans sa posture générale également. On eût dit un animal empaillé, ou encore un mannequin. Un mannequin, c'était ça ! Morane se souvenait que Nathan Hagermann lui avait dit que les Batouas élevaient ainsi de grossières effigies de Niabongha, peut-être en guise d'exorcisme. C'était sans doute devant l'une de ces effigies que les trois hommes se trouvaient pour le moment.

Longo et M'Booli devaient, eux aussi, avoir remarqué quelque chose d'anormal dans l'attitude du « gorille », car ce fut sans la moindre hésitation qu'ils obéirent quand Morane leur dit :

— Allons voir de plus près.

Quand ils se furent avancés encore, ils ne purent plus douter se trouver en présence d'un mannequin. Ce dernier, qui mesurait plus de deux mètres de haut, était maintenu dans la position debout par une perche lui passant à travers le corps. Ce corps lui-même, et les membres, étaient faits de sacs de différentes dimensions, pleins de foin, formant le tronc, les bras et les jambes et recouverts de bourre végétale blanche figurant les poils de la bête. La tête était faite de la même façon et ornée d'un masque de bois taillé imitant à merveille le faciès impressionnant du grand anthropoïde africain.

Cette étrange découverte prouvait à Morane qu'il avait bien atteint la contrée où errait Niabongha. Mais cette contrée était vaste et, seuls sans doute, les pygmées devaient connaître l'endroit où se trouvait le gorille albinos. Il se révélait donc important, avant de se livrer à toute recherche, de découvrir au plus vite les Batouas.

Le cheminement reprit le long de pentes couvertes de forêts, de crêtes découvrant des paysages grandioses, de vallées tapissées de hautes herbes. Durant le reste de la journée, les trois hommes marchèrent ainsi, sans rencontrer ceux qu'ils cherchaient, ni le moindre vestige de leur présence dans les parages. Ils passèrent la nuit sur l'une des fourches maîtresses d'un grand *Symphonia* et, le lendemain, dès l'aube, ils reprirent leur route en direction du Rorongo dont, parfois, au hasard d'une éclaircie de feuillage sur une crête dominante, ils pouvaient apercevoir le sommet majestueux.

Vers dix heures, comme ils traversaient un étroit plateau, il leur fallut franchir une vaste zone couverte de *matété* à travers lesquels les éléphants avaient creusé, pour se rendre à un lac proche, un chemin large de deux mètres à peine. Les *matété* sont des herbes très dures, grosses à peu près comme le doigt, dont la hauteur peut atteindre quatre mètres et qui poussent très serrées, jusqu'à former un mur impénétrable. Pour s'y engager, il n'y a pas d'autre solution que d'emprunter les chemins d'éléphants. Y creuser une voie à coups de machettes se révélerait un travail épuisant et interminable, les *matété* couvrant souvent des kilomètres et des kilomètres carrés de terrain.

Bob, M'Booli et Longo avaient donc emprunté la piste d'éléphants. Ils y marchaient depuis une demi-heure à peine quand, devant eux, un tintamarre se fit entendre. Bruits de piétinement lourd et de barrissements stridents, qui se rapprochaient sans cesse.

M'Booli s'était tourné vers Morane, pour dire d'une voix rendue tremblante par la frayeur :

— Tembo, Bwana Bob ! Tembo !

Morane avait assez roulé sa bosse à travers les jungles d'Afrique Centrale pour ne pas ignorer que *Tembo* était le nom

swahili de l'éléphant. Il avait compris également qu'un troupeau de ces pachydermes venait à leur rencontre sans qu'il leur fût possible de les éviter à cause du double et impénétrable mur des *matété* qui se dressaient à leur gauche et à leur droite. Revenir sur leurs pas ? Tous trois savaient qu'il leur serait impossible de distancer les éléphants, dont la course pouvait atteindre la vitesse de celle d'un cheval au galop. Bob n'avait pas besoin de regarder ses compagnons, qui montraient des visages angoissés, pour se rendre compte que la situation était désespérée. D'autant plus que, le vent soufflant dans leur direction, les pachydermes devaient les avoir déjà repérés.

Cette dernière supposition devait se révéler exacte, car une grande forme grise apparut au bout de la piste. Un grand mâle, aux oreilles battantes, aux pointes démesurées. Il leva la trompe pour humer le vent, poussa un barrissement strident et, soudain, chargea. Les éléphants sont en général des animaux paisibles. Mais, parfois, rendus furieux – surtout les vieux mâles – par les terribles maux de dents qui les torturent sans cesse, ou se forgeant des dangers imaginaires, ils foncent aveuglément sur tout obstacle. Cela malgré que, dans toute la jungle, ils ne possèdent, à part l'homme, aucun ennemi capable de les inquiéter.

Faisant trembler le sol sous son poids, l'éléphant fonçait en direction des trois voyageurs qui, ayant épaulé leurs lourdes carabines, l'attendaient de pied ferme. Quand il fut à bonne distance, ils tirèrent à la tête, tentant de stopper l'animal. Rien ne semblait devoir cependant arrêter le pachyderme. De toute sa vitesse, il continuait à foncer dans la direction des hommes. Il n'était plus qu'à quelques mètres quand une nouvelle salve le frappa, l'immobilisant sur place, sans le faire tomber cependant. Il demeura debout, les oreilles battantes, la trompe cinglant l'air tel un monstrueux serpent, les défenses pointées comme pour embrocher ses ennemis. C'est alors que, derrière lui, monta un long roulement faisant songer à des centaines de grosses caisses frappées par des musiciens fous.

— Le troupeau ! hurla Morane. Il charge !

Et le grand mâle demeurait toujours debout, à demi-mort, incapable d'avancer. Dans quelques secondes, le troupeau tout

entier, affolé par les coups de feu, le pousserait en avant, propulsant son énorme masse contre les hommes qui, prisonniers des *matété*, seraient infailliblement écrasés, puis piétinés, réduits en bouillie.

On vit alors cette chose incroyable : Longo qui bondissait en avant, jusqu'entre les pattes même du géant blessé, et, qui, se dressant, les bras tendus au-dessus de la tête, enfonçait le canon de sa carabine sous la trompe, dans la bouche béante, et pressait la détente, armant et déchargeant son arme jusqu'à ce que le magasin fût vide. Touché à mort cette fois, l'éléphant bascula de côté, écrasant les hautes herbes sous son poids. Le Bamzirih avait sauté en arrière, évitant ainsi d'être écrasé.

Le troupeau était maintenant tout proche et, sous sa charge frénétique, le sol tremblait comme si le Mont Rorongo lui-même venait d'entrer en éruption. Encore quelques secondes et les trois hommes seraient balayés. Ils firent alors la seule chose qu'il y avait à faire. Sans même se concerter, ils allèrent se réfugier entre les pattes de l'éléphant mort et qui, agité encore par les derniers spasmes, leur offrait la barrière de son énorme corps.

Déjà, le troupeau déferlait, marée frénétique et hurlante qui, s'écartant, fracassant les *matété*, passa à gauche et à droite de la dépouille du géant abattu qui, après avoir voulu tuer les hommes, les sauvait à présent.

Quand les pachydermes les eurent dépassés, puis se furent éloignés, Bob Morane, M'Booli et Longo quittèrent leur refuge. Tous trois avaient vu sans doute la mort de plus près que jamais et Bob se demandait s'il était bien sage de continuer à aller de l'avant à travers cette contrée hostile. Il fit part de ses hésitations à ses compagnons, mais M'Booli haussa les épaules.

— Pourquoi rebrousserions-nous chemin aujourd'hui, Bwana ? Si la mort doit venir nous prendre, elle le fera ici ou là. Que nous continuions ou rebroussions chemin, elle nous trouvera de toute façon si elle doit nous trouver, et cela sans s'annoncer. Car, contrairement aux hommes, la mort n'a pas de tambours.

— C'est très bien, fit Bob. Continuons à avancer. Si, ce soir, nous n'avons pas rencontré les Batouas, nous reviendrons sur nos pas pour rejoindre le gros du safari.

VI

Durant près d'une heure encore, après avoir échappé à la charge furieuse des éléphants, Bob Morane, M'Booli et Longo avaient cheminé à travers les matété, redoutant à tout instant de faire à nouveau une mauvaise rencontre. Il n'en fut rien et ce fut sans autre mal que la peur de tout à l'heure qu'ils franchirent la zone de hautes herbes pour retrouver la forêt dense, avec ses hauts arbres aux troncs lisses et droits comme les colonnes de quelque temple vertigineux et dont le feuillage laissait à peine filtrer la lumière, ses taillis touffus qui empêchaient de voir à plus d'un mètre devant soi et à travers lesquels on ne pouvait progresser qu'à coups de sabres de brousse ou en suivant de capricieuses sentes, presque invisibles, pratiquées par les animaux.

Les trois hommes marchaient donc depuis une nouvelle heure environ, quand Morane s'immobilisa, repris par son incertitude.

— Nous ne pouvons continuer ainsi, dit-il. Les Batouas ne se manifestent toujours pas et peut-être serait-il dangereux de nous éloigner davantage du safari.

M'Booli haussa à nouveau ses lourdes épaules.

— Les porteurs sont sûrs, Bwana Bob, fit-il. Ils ont souvent travaillé pour Bwana Al, et il a pleine confiance en eux. M'Booli aussi. Ils sont armés et ont des vivres. Ils nous attendront.

Morane demeura un instant à peser le pour et le contre. Son impatience reprit cependant à nouveau le dessus. Il devait à tout prix entrer en contact avec les pygmées. Rejoindre le safari sans y être parvenu aurait présenté une perte de temps considérable.

— Continuons, dit-il. À intervalles réguliers, Longo poussera des appels afin d'attirer l'attention des Batouas.

Le Bamzirih eut son horrible sourire.

— Pas besoin d'appeler les Batouas, dit-il. Eux nous trouveront bien. Mais si Bwana Bob veut, Longo criera.

Ils reprirent leur marche. De temps à autre, Longo lançait un long appel en langage batoua, appel qui allait en se perdant sous la voûte des arbres, sans obtenir d'échos. Le sol montait sans cesse, par paliers. Parfois, sur la gauche, une large trouée dans la végétation, trouée béant sur un précipice, découvrait un paysage grandiose. Les volcans s'élevaient en gradins grisâtres, presque à portée de la main eut-on dit, gigantesque amoncellement de laves et de scories qui masquaient le ciel. Avec, au-dessus de tout, la masse imposante du Mont Rorongo couronnée de neige. Ensuite, le rideau de la jungle retombait sur le spectacle, et il fallait reprendre la marche tâtonnante, presque aveugle.

Tout à coup, Longo, qui continuait à marcher en tête, s'arrêta au pied d'un magnifique Parinarium, aux branches couvertes de fruits allongés, épais à peu près comme des œufs de pigeon. Du doigt, le chasseur bamzirih désigna une série de couches grossières, faites de branchages et de feuilles entassés à la base du tronc.

— Là, N'Gagui dormir, dit-il simplement.

Une famille de gorilles devait en effet avoir dormi en cet endroit au cours de la nuit précédente, comme en témoignaient les laissées encore fraîches souillant les couches. Cette découverte emplît Morane d'un courage nouveau. Il ne doutait plus à présent se trouver en plein pays des gorilles, là où errait le redoutable Niabongha, dont il avait déjà découvert l'effigie en contrebas de la grande forêt de montagne à travers laquelle ses compagnons et lui erraient à présent.

Les trois voyageurs reprirent leur chemin en redoublant d'attention à cause de la proximité des grands anthropoïdes dont les vieux mâles pouvaient se révéler dangereux. Tout à coup, Longo s'immobilisa, l'inquiétude peinte sur son visage déchiré.

— Hommes, dit-il finalement. Hommes autour de nous.

— Les Batouas ? interrogea Morane. Longo haussa les épaules en signe d'ignorance.

— Pas savoir, fit-il. Pas savoir. S'étendant à plat ventre, il colla son oreille au sol et demeura un long moment silencieux. Finalement, il se releva.

— Non, dit-il encore, pas Batouas. Hommes qui marchent là beaucoup plus lourds que Batouas.

— Des gorilles peut-être... Le Bamzirih secoua la tête.

— Non, pas gorilles. Hommes. Morane connaissait assez l'acuité des sens de ces enfants de la nature sauvage pour douter un seul instant des paroles de Longo.

— Si ce ne sont pas des Batouas, ni des gorilles, demanda-t-il encore, de qui peut-il bien s'agir ?

À nouveau, Longo eut un signe d'ignorance.

— Pas savoir, répéta-t-il. Pas savoir.

M'Booli semblait avoir fait les mêmes constatations que le Bamzirih, car il demeurait silencieux, le visage attentif, le doigt sur la détente de sa carabine. Au bout d'un moment, il se tourna vers Morane et dit simplement :

— Mauvais, Bwana Bob, mauvais.

Morane ne répondit pas. Il demeurait lui aussi aux aguets. Pourtant en dépit de sa grande habitude de la jungle, ses sens émoussés d'Européen ne lui permettaient de rien discerner. De la main gauche, il repoussa son feutre dans sa nuque et essuya la sueur qui, coulant de son front, commençait à franchir la barrière des sourcils. Les mains crispées sur le bois de son arme, il tenta de distinguer à nouveau quelque chose à travers l'épais rideau de végétation. En vain. Et, tout à coup, ce rideau s'écarta en de nombreux endroits, livrant passage à une trentaine de Noirs aux visages peints. Ils étaient vêtus de peaux de léopards et, à l'abri derrière leurs lourds boucliers de bois, pointaient de longues sagaies vers les trois voyageurs.

— Les Azantis ! murmura M'Booli avec effarement.

Morane avait, lui aussi, reconnu des membres de la redoutable tribu de pillards, terreur du Centre-Afrique, et il se demandait ce que ces Azantis venaient faire là, à des dizaines de kilomètres de distance des frontières de leur terrain de chasse.

— Surtout, ne tirez pas, avait commandé Bob à l'adresse de ses compagnons.

Les Azantis demeuraient immobiles, leurs visages rendus plus farouches encore par la peinture qui y dessinait de capricieuses arabesques rouges, blanches et bleues. Ils continuaient à pointer leurs sagaies à larges fers dans la

direction de Bob, de M'Booli et de Longo, mais sans faire mine cependant de les lancer.

— Surtout, ne tirez pas, recommanda encore Morane à haute voix. Peut-être y a-t-il moyen de s'entendre avec eux.

— Non, dit M'Booli. Pas moyen de s'entendre avec Azantis.

C'est alors que quelqu'un, qui devait se trouver derrière ces Azantis, parla, en un français parfait. Quelqu'un dont la voix parut familière à Morane.

— C'est exact, il n'y a pas moyen de s'entendre...

Il y eut un bruissement de feuillages remués. Les Azantis s'écartèrent pour livrer passage à quatre hommes blancs, dans lesquels Morane et M'Booli reconnurent aussitôt Gaétan d'Orfraix, que suivaient tout naturellement Simon Steward, Rock Marcy et Hudson Cary.

*

* *

L'apparition des quatre complices, entourés par les pillards azantis, avait momentanément plongé Morane et M'Booli dans la plus intense des stupéfactions. Stupéfaction à laquelle, bien entendu, Longo, qui n'avait pas assisté à la rencontre sur la rivière, ne participait pas.

Le désarroi, tout relatif d'ailleurs, dans lequel se trouvait Bob, n'avait pas échappé à d'Orfraix, qui s'approcha en ricanant :

— Surpris de me revoir, n'est-ce pas, commandant Morane ? Vous croyiez m'avoir définitivement écarté de votre route en m'obligeant à regagner Walobo. Pourtant, vous vous trompiez, car la chance m'a servi. Immédiatement après que vous nous ayez abandonnés avec une seule pirogue, nous avons rencontré un parti Azantis en route pour accomplir un raid de pillage. En toute autre circonstance, une telle rencontre aurait pu nous coûter la vie, car les Azantis n'ont guère l'habitude de jouer les enfants de chœur. Heureusement, Simon, Rock et Hudson avaient déjà, il n'y a pas bien longtemps, fait de petites... affaires avec ces Azantis. Ils n'eurent aucune peine à se faire reconnaître d'eux. Il nous suffit de leur promettre une grosse récompense

pour nous assurer leur collaboration. Grâce à ce nouveau personnel, il nous fut aisé de nous lancer sur vos traces, pour vous suivre à distance respectueuse, sans nous faire repérer. Nous vous avons vus tous trois abandonner le gros de votre troupe, et nous vous avons rejoints. À présent que vous êtes en mon pouvoir, commandant Morane, mon premier soin va être de vous mettre définitivement hors d'état de me nuire, tout en me vengeant du mauvais tour que vous avez voulu me jouer. Ensuite, je pourrai à mon aise conquérir la dépouille de Niabongha.

Morane, tout comme M'Booli et Longo, avait gardé sa carabine à la main. Il se demanda s'il ne devait pas la décharger à bout portant sur son compatriote. Il comprit cependant qu'agir de cette façon aurait été hâter sa fin et celle de ses compagnons, car ils seraient alors abattus sur place par les Azantis. Mieux valait donc attendre la suite des événements et avoir foi en la chance.

Gaétan d'Orfraix avait jeté un ordre en désignant Morane et les deux Noirs, ordre qui fut aussitôt exécuté :

— Désarmez-les !

Steward, Rock Marcy, Hudson Cary et plusieurs Azantis, s'approchant des prisonniers, les dépouillèrent de leurs armes. D'Orfraix désigna ensuite Morane, pour dire encore :

— Immobilisez-le !

Par-derrière, Simon Steward et Rock Marcy saisirent Bob, lui tenant les bras et l'empêchant de faire le moindre mouvement. Alors, Gaétan d'Orfraix s'approcha tout près, un mauvais sourire sur ses lèvres minces.

— Voilà venu le moment, commandant Morane, fit-il d'une voix sifflante, de régler enfin nos comptes.

Brusquement, le poing droit du chasseur se détendit et frappa Morane à la bouche. Plus que la douleur, ce fut le goût âcre du sang coulant de ses lèvres fendues que Bob perçut. Empoigné par une fureur qui lui faisait perdre toute prudence, il lança soudain le pied en avant, atteignant du talon d'Orfraix en plein visage. Le triste personnage tomba en arrière, demeura un instant sur le sol en gémissant de douleur, crachant le sang

jaillissant à flots de ses lèvres écrasées, tandis que de son nez tuméfié coulaient deux ruisseaux rouges.

Péniblement, le chasseur se releva. Une haine homicide faisait briller ses yeux. D'un revers de la main, il essuya le sang coulant le long de son menton pour, brusquement, se précipiter sur Morane, toujours solidement tenu par Steward et Marcy, et se mettre à le frapper à coups de poings. Se débattant comme un beau diable, Bob tenta d'échapper à l'étreinte de ses ennemis, mais Steward et Marc étaient vigoureux, et il n'y put parvenir. Finalement, ivre de coups, il ne résista plus que faiblement, et une violente droite à l'estomac le mit définitivement hors de combat. M'Booli et Longo avaient bien essayé de se précipiter à son secours, mais les Azantis les avaient entourés, collant la pointe de leur sagaie à leurs torses nus et les obligeant à une immobilité totale sous peine d'être transpercés au moindre mouvement.

Quand Bob, le visage marqué d'ecchymoses, eut cessé de résister, d'Orfraix recula de quelques pas, pour savourer son triomphe. Les mains sur les hanches il se mit à rire en regardant son ennemi, inerte entre les bras de Steward et de Marcy.

— Lâchez-le, commanda-t-il.

Bien que très faible, Bob aurait pu tenir encore debout. Il préféra feindre l'évanouissement. Quand les deux forbans relâchèrent leur étreinte, il se laissa tomber d'une pièce en avant, la face contre terre.

Le rire féroce de Gaétan d'Orfraix éclat encore. Il s'approcha à nouveau de son ennemi et se mit à le bourrer de coups de pieds. Se sentant trop faible pour résister, Morane préféra demeurer passif, songeant qu'en certaines circonstances la ruse pouvait se révéler bien plus efficace que la violence. Un proverbe dit en effet qu'il faut se méfier des eaux dormantes et, pour l'instant, Morane préférerait justement jouer à l'eau dormante. Une eau dormante dont, peut-être, Gaétan d'Orfraix négligerait de se méfier.

Ayant assouvi sa vindicte, d'Orfraix, désignant tour à tour un groupe d'arbres poussant un peu à l'écart, puis les trois prisonniers, commanda à nouveau :

— Attachez-les !

Il fallut porter Morane, qui feignait toujours l'évanouissement, et il se laissa ficeler sans la moindre résistance apparente.

Quand les captifs furent ligotés à trois des troncs, d'Orfraix réunit son monde. C'est ce moment que Morane choisit pour relever la tête et ouvrir les yeux. D'Orfraix s'en aperçut aussitôt.

— Ravi de voir que vous avez repris conscience, commandant Morane, dit-il. J'aurais regretté toute mon existence que vous ne soyez pas en état d'apprécier le sort choisi que je vous réserve. Naturellement, je pourrais vous tuer tout de suite, à coups de carabine, mais ce serait là une mort trop douce à mon goût. Je préfère vous réserver la lente agonie de l'attente.

Se tournant vers Simon Steward, qui se tenait à ses côtés, d'Orfraix lui glissa quelques mots à voix basse. Aussitôt, Steward s'adressa aux Azantis dans leur langue et deux guerriers, joignant leurs mains en porte-voix autour de leurs bouches, se mirent à pousser de longues plaintes qui, commençant par un grondement sourd, se terminaient par une sorte de miaulement longuement modulé.

Durant dix minutes environ, les deux Azantis s'acharnèrent à pousser des cris semblables à intervalles plus ou moins réguliers. Ensuite, sur un ordre de Steward, ils ramassèrent leurs armes et toute la troupe se dirigea vers la forêt. Seul, Gaétan d'Orfraix demeura auprès de Morane, de M'Booli et de Longo. Longuement, il considéra son compatriote, un sourire cruel peint sur ses traits portant encore les marques de la ruade reçue tout à l'heure.

— Je pense, commandant Morane, dit-il enfin, que le moment de nous quitter est venu. Comme je ne crois ni à l'enfer, ni au paradis, je ne pense pas que nous nous reverrons jamais. Naturellement, je suis au regret de devoir vous abandonner. Mais rassurez-vous, vous ne resterez pas longtemps seuls, vos compagnons et vous. Vous ne tarderez pas à avoir de la compagnie, et il est fort probable qu'alors vous regretterez la solitude... Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

Continuant à rire aux éclats, d'Orfraix rejoignit ses complices et, bientôt, tous, hommes blancs et Azantis, disparurent entre les arbres. Durant quelques minutes, on perçut le bruit de leurs

pas faisant craquer les branchages. Ensuite ce fut le silence. Un silence qui ne tarda pas à être troublé par un cri, puis un autre, venant du cœur de la forêt, et qui ressemblaient à ceux poussés tout à l'heure par les deux Azantis.

Ce cri, Morane, M'Booli et Longo le connaissaient bien. C'était celui du léopard.

VII

Lentement, Bob Morane se détendit, décontracta ses muscles, vida ses poumons de tout air, et il sentit ses liens se relâcher. Lorsqu'on l'avait attaché au tronc de l'arbre, il avait en effet, tout en feignant l'évanouissement, usé d'un vieux stratagème consistant à se gonfler au maximum pendant toute l'opération du ligotage pour, ensuite, réduire le volume de son corps afin de donner le plus de jeu possible aux cordes.

Tandis que les rugissements du léopard allaient sans cesse en se rapprochant Morane se mit à se tortiller désespérément dans ses liens afin de les faire se relâcher davantage, tirant de tout le poids de son corps, de toute la force de ses membres pour que le mou se répartisse.

M'Booli et Longo suivaient avec angoisse les efforts de leur compagnon car, à chaque minute, les cris du léopard se faisaient plus proches.

— Vite, Bwana Bob, ou il sera trop tard, dit M'Booli d'une voix haletante. T'Shui tout près maintenant. Si tu ne réussis pas à nous délivrer avant qu'il parvienne jusqu'à nous, il nous tuera tous trois.

Bob faisait de son mieux, sans se soucier des meurtrissures provoquées par les cordes rudes qui l'enserraient. Il transpirait et soufflait et chaque seconde lui paraissait longue et douloureuse, comme l'éternité pour un damné.

Les feulements du léopard retentissaient maintenant au point de pouvoir être sentis physiquement. Le fauve ne devait plus être qu'à quelques mètres. À tout instant, il pouvait surgir entre les arbres.

— Vite, Bwana Bob ! jeta encore M'Booli. Vite !

D'un effort désespéré, Morane réussit à arracher un de ses bras, non sans y perdre quelques centimètres carrés de peau, à l'étreinte des cordes. Il put aussitôt libérer son second bras, tandis que les liens, n'étant plus maintenus, glissaient le long de

son corps. Seules, ses jambes demeuraient entravées. Avec une hâte fébrile, Bob fouilla ses poches, pour se rendre compte avec soulagement que le couteau à cran d'arrêt automatique, qui ne le quittait jamais en expédition, ne lui avait pas été subtilisé. Il le tira et, d'une pression du pouce, en fit jaillir la lame. Se baissant, il trancha rapidement les cordes qui lui enserraient les chevilles et se retrouva libre. Déjà, il se précipitait vers ses deux compagnons pour les libérer à leur tour, quand une masse rousse apparut entre les arbres, à l'autre extrémité de la clairière. C'était un grand léopard qui, sûr de sa force, considérait Morane avec un étonnement évident dont témoignaient les battements de sa longue queue. Là où il s'attendait à rencontrer l'un ou l'autre de ses congénères, il trouvait au contraire trois hommes, donc des ennemis. Si ces trois hommes avaient été libres, il aurait probablement fui, mais il comprenait que deux de ces hommes, immobiles, ne pouvaient rien contre lui. Quant au troisième, bien qu'il fût libre, il paraissait désarmé, ou tout au moins insuffisamment armé pour lui tenir tête.

Bien entendu, Bob Morane aurait pu tenter de délivrer ses compagnons. Pour cela, il lui aurait fallu se détourner, cesser de faire face au léopard, et il savait que, dès que son regard aurait cessé de croiser celui du fauve, c'en serait fait de lui. Cessant d'être subjugué, le félin bondirait, lui tomberait sur les épaules, tandis que les redoutables mâchoires se refermeraient sur sa nuque, broyant inexorablement les vertèbres cervicales. Ensuite viendrait le tour de M'Booli et de Longo qui, incapables de se défendre, seraient déchirés vivants.

Tant pour préserver l'existence de ses compagnons que pour défendre la sienne, Morane comprenait qu'il lui fallait continuer à faire face. Se risquer à accepter un combat inégal. En pareil cas, mieux valait tenter d'en imposer au fauve en passant à l'attaque. Résolument, la lame du couteau à cran d'arrêt pointée, Bob se mit à marcher à pas comptés sur le léopard qui, ramassé sur lui-même, les jarrets pliés, recula en feulant. Allait-il céder le terrain et fuir ou, au contraire, bondir sur l'audacieux ? Sans doute était-il affamé, car il choisit de bondir, d'une détente brusque, sur l'homme. Ce dernier avait prévu

cette attaque, et il put se dérober à temps pour, courbé en avant, pointer son couteau vers le flanc du fauve. Mais pouvait-il, avec pour toute arme une lame longue de cinq doigts à peine, espérer venir à bout de ce paquet de muscles serrés, protégés par une peau dure, qu'était le léopard ? Une fois retombée, la bête, tout juste excitée par la morsure de l'acier, fit volte-face pour bondir à nouveau. À quatre reprises, Morane réussit à l'éviter, sans parvenir cependant à lui infliger la moindre blessure sérieuse.

Sous le regard anxieux de M'Booli et de Longo toujours ligotés à leur arbre, ce combat, fait uniquement d'attaques de la part de l'un des protagonistes, d'esquives de l'autre, continua à se dérouler durant de brefs instants. Morane savait qu'il ne pourrait échapper ainsi longtemps au fauve. Seule, au cours des secondes qui venaient de s'écouler, sa souplesse lui avait permis d'éviter son ennemi. Bientôt, averti par l'expérience, le léopard réussirait à atteindre l'homme et, sans se soucier du couteau, le renverserait sous ses pattes puissantes, le déchirerait de ses griffes, lui broierait les os entre ses mâchoires.

Ce moment ne devait pas tarder à venir. Comme le fauve marchait à pas comptés sur lui, Morane, qui reculait, les yeux fixés à ceux de l'animal, trébucha sur une vieille souche enterrée et dissimulée par des herbes, glissa et tomba assis sur son séant. Il voulut se relever mais, déjà, le léopard s'apprêtait à bondir. Bob comprit qu'il n'aurait plus le loisir de se dérober et, le bras tendu, sa lame pointée à la façon d'une épée, il attendit l'attaque de son adversaire.

Pourtant, cette attaque ne devait pas se produire. À l'instant précis où le léopard allait bondir, il y eut un grand fracas de branches brisées dans le sous-bois, fracas accompagné d'une clameur stridente et de coups sourds faisant songer à ceux produits par des mailloches frappant une grosse caisse. Presque aussitôt, le mur de la forêt s'entrouvrit comme sous la poussée d'un boulet de canon de gros calibre, et une grande silhouette pâle se révéla. Une grande silhouette pâle, grondante et gesticulante, dans laquelle Bob, M'Booli et Longo reconnurent aussitôt un énorme gorille. Un gorille au poil blanc comme la neige. Le monstre, qui se tenait debout sur ses jambes courtes, devait dépasser deux mètres des talons au sommet de son crâne

piriforme, et son énorme corps obèse renfermait assurément une force prodigieuse. Sa face nue, à la peau rosâtre, était bouleversée par une grimace féroce qui, retroussant des lèvres d'une mobilité extrême, découvrait des crocs semblables à ceux du lion.

Dressé, Niabongha frappait de ses gros poings sa large poitrine glabre, ce qui produisait le bruit de grosse caisse perçu tout à l'heure. De sa gorge sortaient des grondements menaçants. Ses petits yeux rouges d'albinos, protégés contre la lumière du jour par des arcades sourcilières proéminentes, en forme de visièrre, luisaient comme des escarboucles.

À l'apparition du monstre blanc, le léopard s'était retourné pour faire face. Les jarrets pliés, le ventre frôlant le sol, le poil hérissé à la fois par la colère et la peur, le fauve demeura face à son ennemi séculaire, partagé semblait-il entre le désir de fuir et celui d'attaquer, tandis que Niabongha continuait à rugir et à se marteler la poitrine. De temps à autre, afin de montrer sa force, il brisait comme allumettes l'une ou l'autre branche basse se trouvant à sa portée.

Pendant de longues secondes, l'anthropoïde et le félin se mesurèrent ainsi du regard. Puis, soudain, Niabongha se courba, toucha le sol de ses doigts repliés et, tête baissée, fondit en courant l'amble en direction du léopard, tandis que de sa gorge fusait une sauvage clameur.

Devant cette charge aveugle et, il le savait, mortelle, le fauve avait fait volte-face pour gagner la forêt. Niabongha se précipita à sa poursuite. Les deux bêtes passèrent à deux mètres à peine de Morane. Sans paraître se soucier de lui, elles disparurent entre les arbres.

Quand le bruit de leur course se fut perdu dans l'éloignement, Morane se redressa, tandis que Longo disait d'une voix dans laquelle perçait une épouvante difficilement contenue :

— Vite, Bwana, vite ! Niabongha revenir et lui tuer nous !

M'Booli ne disait rien, mais, dans son regard, passait la même épouvante que dans celui du Bamzirih.

Rapidement, Bob trancha les liens de ses deux compagnons. Quand ceux-ci furent libres, il tendit le bras dans la direction de l'endroit où, la veille, ils avaient laissé le gros de la troupe.

— Rejoignons le safari. Nous sommes désarmés et trop d'ennemis nous entourent pour que nous puissions continuer seuls. Nous reviendrons en force pour tenter de contacter les pygmées. Alors, nous n'aurons plus rien à redouter ni de d'Orfraix, ni des léopards, ni de Niabongha.

*

* *

Morane, M'Booli et Longo avaient maintenant repris en sens inverse le chemin parcouru précédemment. Ils allaient silencieusement. Comme s'ils ne parvenaient pas à comprendre comment ils avaient pu échapper à ces dangers qui, coup sur coup, avaient fondu sur eux, depuis leur capture par Gaétan d'Orfraix et ses hommes jusqu'à l'apparition du Gorille Blanc.

C'était cette apparition qui, surtout, avait frappé Morane. En effet, il s'était enfoncé dans ces jungles dans le but de capturer Niabongha, et ce même Niabongha venait de lui sauver la vie en mettant en fuite le léopard. À différentes reprises, Bob avait tenté de se représenter le grand anthropoïde albinos, mais il ne l'avait jamais imaginé aussi imposant, ni sans doute aussi redoutable. Il revoyait encore le large masque simiesque tordu par la colère, le rictus démoniaque découvrant les crocs et le regard hallucinant, pourtant presque aveugle, des petits yeux sanglants dans lesquels brillaient une haine, une férocité inouïe. Mais Morane possédait cependant assez de bon sens pour se demander si cette impression n'était pas due seulement au fait que Niabongha était différent des autres gorilles. Aurait-il éprouvé la même sensation si l'anthropoïde n'avait pas possédé ce pelage blanc, ces prunelles rouges ? Malgré cela, Bob se demandait également ce qui se serait passé si, au lieu de poursuivre le fauve, le singe géant s'était tourné vers lui ? À cette seule pensée du monstre l'écrasant sous sa masse, le broyant et le déchirant de ses énormes mains griffues, Morane ne pouvait s'empêcher de frissonner rétrospectivement. Il

souhaitait d'atteindre au plus vite l'endroit où il avait laissé le reste du safari.

Tout en avançant, Bob s'interrogeait encore sur la façon dont il s'y prendrait pour s'emparer de Niabongha, « de ces trois cents kilos de muscle, de haine et de fureur ». Maintenant qu'il avait pu contempler Niabongha dans toute sa redoutable splendeur, il se rendait compte combien ces mots se révélaient en dessous de la vérité.

Après plusieurs heures de marche forcée, les trois hommes devaient atteindre la zone couverte de matété qu'ils avaient franchie le jour précédent.

Ce fut avec une angoisse bien compréhensible qu'ils s'engagèrent dans l'étroit sentier creusé par les éléphants. Ils se demandaient ce qui leur adviendrait si, désarmés comme ils l'étaient, ils croisaient un second troupeau de pachydermes. Impuissants à abattre l'un des géants pour se faire un rempart de son corps, ne pouvant d'autre part fuir à travers les hautes herbes qui, trop serrées, formaient une barrière infranchissable, ils seraient infailliblement piétinés. Rien de semblable cependant n'arriva jusqu'au moment où ils atteignirent l'endroit où, la veille, ils avaient tué l'éléphant qui les chargeait. Là, une heureuse surprise les attendait. Autour de l'énorme carcasse, se pressait une trentaine de petits hommes, rouges de sang et dont la taille atteignait à peine un mètre quarante, affairés à prélever d'énormes quartiers de viande du colosse abattu dont les os, mis à nu, apparaissaient maintenant en bandes pâles sur la rougeur des chairs.

— Les Batouas ! fit Longo d'une voix joyeuse et craintive à la fois.

Bob songea avec amertume à l'étrangeté de l'existence. Au lieu de s'enfoncer à travers la forêt, à la rencontre de multiples dangers, n'aurait-il pas été plus simple d'attendre là les pygmées ? Pourtant, il était probable que ceux-ci, si les trois hommes étaient demeurés sur place, n'auraient pas osé s'approcher de la carcasse du pachyderme, leur méfiance l'emportant sur la gourmandise. En outre, il était difficile de tout prévoir dans l'existence. L'avenir demeurerait fermé aux humains.

Lentement, afin de ne pas effaroucher les Batouas, Morane, M'Booli et Longo s'avancèrent. Ce fut seulement quand ils ne se trouvèrent plus qu'à quelques mètres d'eux que les nains, absorbés par leur travail de dépeçage, s'aperçurent de leur présence.

Parmi les pygmées, il y eut un bref instant de panique, chacun sautant sur son arc et ses flèches posés sur le sol. Ces arcs, faits d'un bambou fendu enveloppé de fibres artistiquement tressées, faisaient songer à des jouets d'enfants. Quant aux flèches, minces et courtes, elles paraissaient dérisoires. Cependant, Bob et ses compagnons savaient que leurs fers étaient empoisonnés au suc de strychnos et que les Batouas étaient des archers forts habiles.

Afin d'éviter une attaque de la part des pygmées qui, se croyant menacés, pouvaient envoyer une grêle de flèches en direction des intrus. Longo s'était mis à hurler, en langage batoua, des paroles de paix, affirmant les intentions amicales de ses compagnons et de lui-même, parlant des nombreux présents que l'expédition transportait à l'intention des petits hommes de la forêt.

Le chasseur Bamzirih sut faire preuve de tant de persuasion que les flèches s'abaissèrent et que Bob et ses deux compagnons purent s'approcher des pygmées qui, d'abord méfiants, ne tardèrent pas à les entourer pour nouer des relations, sinon déjà amicales, du moins plus courtoises.

— Demande-leur s'ils veulent nous accompagner jusqu'à l'endroit où nous attend le reste du safari, fit Bob à l'adresse de Longo, et si ensuite ils voudront bien nous aider à capturer Niabongha.

Longuement, le Bamzirih parla avec un nain porteur d'un bonnet en peau de singe et qui, un peu plus grand que les autres pygmées, semblait être leur chef. Finalement, Longo se tourna vers Morane, pour déclarer :

— Mambu accepte de nous donner une escorte de quelques hommes qui nous accompagneront jusqu'au safari et, ensuite, nous mèneront jusqu'à son village. Je lui ai parlé également de ton désir de capturer Niabongha, mais Mambu affirme qu'il vaudrait autant essayer de mettre en cage le diable en personne.

Le Gorille Blanc est ensorcelé, et les Batouas le craignent comme un mauvais esprit.

— Mambu consentira-t-il, malgré cela, à nous aider ? demanda encore Morane. Si je réussis à m'emparer de Niabongha, je l'emmènerai très loin, au-delà des grands lacs salés, et les Batouas en seront à jamais débarrassés.

À nouveau, il y eut un long palabre entre Longo et le chef des nains. Quand ce palabre prit fin, le Bamzirih en restitua le sens au Français.

— Mambu accepte de t'aider à capturer Niabongha, si cela se révèle possible, mais il faudra lui donner beaucoup de sel, à ses guerriers et à lui. Et aussi beaucoup de couteaux, de haches, de sabres de brousse.

— Les Batouas auront ce qu'ils désirent, fit Bob, mais pour cela il nous faut rejoindre au plus vite le safari.

Bob regrettait que la provision de sel que M'Booli, Longo et lui-même avaient emportée, eut été prise, en même temps que leurs armes, par Gaétan d'Orfraix et ses complices. Une première distribution aurait sans doute excitée la convoitise des pygmées.

Cette convoitise ne demandait cependant pas à être excitée. Une demi-douzaine de nains, sur un ordre de leur chef et sans même essuyer le sang qui les barbouillait des pieds à la tête, s'étaient rangés devant Morane, M'Booli et Longo. Quelques minutes plus tard, tournant le dos à Mambu et à ses guerriers, qui s'étaient remis au travail sur la carcasse du pachyderme, la petite troupe se mit en route en direction des Collines Bleues, à la sortie desquelles attendaient Mangawo et les porteurs.

Maintenant que Morane avait réussi à entrer en contact avec les Batouas, il envisageait la poursuite de l'expédition avec plus de sérénité. Il avait vu Niabongha et savait qu'il n'aurait plus de cesse avant de l'avoir capturé. Il y avait bien une ombre au tableau : toujours Gaétan d'Orfraix. Celui-ci ne réussirait-il pas à atteindre le Gorille Blanc avant Morane ? Lorsque Niabongha était apparu dans la clairière, le chasseur et ses complices ne devaient pas encore être bien éloignés, et il était fort possible que leur chemin recoupât tôt ou tard celui du singe albinos. Cette pensée engagea Bob à se lancer au plus vite sur la piste du

grand anthropoïde pour sauver celui-ci d'une mort inutile. Quant à Gaétan d'Orfraix, il ne tarderait sans doute pas à le rencontrer à nouveau. Se souvenant de l'incident de la clairière où M'Booli, Longo et lui-même avaient été condamnés à un trépas horrible, Bob se promettait de ne plus ménager son compatriote et de lui enlever à jamais l'envie de jouer les matamores.

VIII

Plus léger et plus souple que Niabongha, talonné par la peur aussi, le léopard était parvenu à distancer son poursuivant. Satisfait d'avoir ainsi obligé l'ennemi à lui céder le terrain, le Gorille Blanc s'immobilisa. Dressé sur ses membres inférieurs, il se mit à se frapper la poitrine de ses énormes poings, tout en lançant une dernière clameur de triomphe. Ensuite, il se calma et, brisant sans efforts la tige d'un jeune bananier sauvage, il se mit à en arracher le cœur tendre qu'il dévora avec avidité.

Niabongha avait vingt-cinq ans et était à l'apogée de sa force. Jadis, tout petit, il avait été abandonné par sa famille à cause de son pelage blanc, de ses yeux rouges, de sa peau incolore. Considérant sans doute qu'il appartenait à une race à part, le clan l'avait rejeté comme un étranger et il s'était retrouvé seul, sans soutien ni protection, pauvre gorillon promis à une mort rapide sous la dent des fauves. Comment avait-il pu échapper à ceux-ci, réussir à survivre ? Au début, il avait erré dans la forêt, évitant la lumière qui blessait ses rétines, passant presque tous ses jours et ses nuits dans les arbres afin de se mettre hors de portée de ses ennemis. Enfin, à l'orée de la forêt de bambous, il avait découvert une faille assez large, bâillant dans la paroi d'un rocher presque à pic et menant à une étroite caverne où il avait trouvé un refuge sûr. À proximité, la forêt offrait une grande variété de baies et de noix de toutes sortes, de bananes sauvages et de ces grandes ombellifères du genre *Chaerrefolium* dont, malgré leur goût extrêmement amer, les gorilles raffolent, épluchant avec soin les tiges, qui peuvent atteindre deux mètres de hauteur, pour les mastiquer ensuite avec délice.

Partagé ainsi entre le soin d'assurer sa sécurité et celui de subvenir à ses besoins en nourriture, Niabongha devint, au cours des années, un jeune mâle vigoureux. Condamné à se suffire à lui-même, à lutter seul pour échapper à ses ennemis, il était devenu plus fort que les autres gorilles de son âge, et aussi

plus rusé. Pourtant, cette solitude forcée avait eu une influence néfaste sur son caractère. Il était devenu ombrageux, considérant tout être vivant comme un ennemi. N'ayant plus à craindre aucun animal ou, tout au moins, capable de combattre victorieusement les plus redoutables d'entre eux, il put sans danger se mettre à errer à travers les montagnes, depuis les forêts basses, faites d'essences tropicales classiques, jusqu'à celles des hauteurs, en bordure des cratères, composées de fougères, de lobélies et de séneçons, en passant par les zones intermédiaires des hagenias et des bambous. Parfois, au hasard de ses pérégrinations, Niabongha rencontrait quelque autre grand gorille mâle, chef d'une famille heureuse. Sa haine de solitaire se changeait alors en fureur aveugle, et il livrait combat à son congénère jusqu'à ce que ce dernier, s'avouant vaincu, lui abandonnât le terrain.

Comme le lion est, en général, un animal de savanes, il n'y en avait guère dans la grande forêt des Rorongo. Les seuls ennemis de Niabongha étaient donc les léopards, mais ceux-ci cependant, malgré leur souplesse et leur férocité, se souciaient peu d'attaquer le colosse blanc, aux mâchoires aussi redoutables que les leurs et qui pouvait, d'un seul effort de ses larges mains, briser les reins d'un fauve aussi aisément qu'un homme brise ceux d'un chat. Même les buffles noirs et velus de la montagne laissaient le chemin libre au solitaire. Niabongha reculait seulement devant les éléphants. Ceux-ci d'ailleurs, exclusivement herbivores, ne l'inquiétaient pas, et le grand gorille albinos et les pachydermes vivaient en paix.

Naturellement, il y avait les hommes. Ces petits hommes des bois dont Niabongha connaissait la ruse et l'intelligence. Il savait aussi qu'ils le craignaient au point de lui élever de temps à autre une grossière effigie à son image, sans doute pour qu'il se sente moins seul, pour qu'un peu de compagnie vienne apaiser sa haine. Bien entendu, Niabongha ignorait tout de ces bonnes intentions. Quand, par hasard, il croisait un parti de pygmées, il se dressait et se frappait la poitrine en rugissant et en hoquetant, pour faire ensuite mine de charger. Ce qui, infailliblement, mettait les chasseurs en fuite.

Au moment de la première rencontre entre Bob Morane et Niabongha ce dernier était un splendide animal mesurant un peu plus de deux mètres du talon au sommet du crâne, avec une envergure de deux mètres soixante-dix, un tour de poitrine d'un mètre quatre-vingts, des biceps de soixante-quinze centimètres de circonférence. Le tout pour un poids devant approcher les trois cents kilos. Sa face large était glabre et blanche, comme le reste des parties nues de son corps, à cause du manque de pigmentation due à l'albinisme. Son crâne pointu, surmonté d'une crête épaisse, était garni d'une sorte de bonnet de poils qui, quand l'animal se mettait en colère, se dressaient, accentuant encore sa redoutable apparence. Sa poitrine était glabre comme sa face, et aussi la paume de ses mains courtes et larges, aux doigts garnis d'ongles épais et bombés. Des poils drus et touffus, pouvant atteindre une quinzaine de centimètres d'épaisseur sur les bras et les épaules, couvraient le reste de son corps. Chez les autres gorilles, cette fourrure était du plus beau noir. Chez Niabongha, toujours à cause du manque de pigmentation, elle était blanche. Tel quel, en dépit de son albinisme et de la solitude qui en découlait, Niabongha aurait pu couler des jours heureux. S'il n'y avait pas eu ces yeux rouges qui, en pleine lumière, le rendaient presque aveugle, ce qui le poussait à préférer l'épaisseur des forêts, où la clarté du jour ne parvenait que tamisée.

Après avoir abandonné la poursuite du léopard et s'être à la fois restauré et désaltéré de la pulpe du jeune bananier, Niabongha s'était mis en route vers la région des sommets. Là, si la température se révélait plus humide et froide, la lumière était rendue moins aveuglante à cause du brouillard qui y régnait presque continuellement. Notre gorille n'était guère pressé et il mettrait plusieurs jours, voire même une semaine ou encore davantage, pour atteindre les régions alpestres, s'arrêtant longuement là où son humeur le lui commandait. Son humeur ou sa gourmandise. Dans la forêt d'hagenias aux branches couvertes de mousse, il y aurait l'oseille sauvage, dont il était friand, et aussi les succulentes ombellifères qui constituaient la base de son alimentation. Plus haut, vers deux

mille cinq cents mètre d'altitude, au cœur des bambusées², il y aurait les tendres pousses de bambous. Plus haut encore, dans la vraie forêt de montagne, il pourrait faire sa cure annuelle de fruits, parmi les séneçons et les lobélies aux formes étranges.

Tout occupé à entreprendre ce voyage hasardeux, Niabongha ne se doutait pas que deux groupes d'hommes s'apprêtaient à se lancer sur ses traces. D'un côté Gaétan d'Orfraix et ses complices qui, déjà, avaient commencé leurs recherches. De l'autre Bob Morane, M'Booli et leurs auxiliaires qui venaient de faire alliance avec les pygmées Batouas.

*

* *

Lorsque Bob Morane, après avoir rejoint le gros de sa troupe, avait gagné le village batoua, il s'était attiré bien vite, et définitivement, les bonnes grâces des pygmées grâce à une abondante distribution de sel marin et de coutellerie. Les Batouas, bien que farouches au premier abord, se révélèrent être des êtres bienveillants et hospitaliers. Leur grande connaissance de la forêt allait faire d'eux de précieux auxiliaires. La large distribution de cadeaux semblait les avoir décidés définitivement à aider à la capture du Gorille Blanc. Cette intention n'était pas complètement désintéressée. Pour les Batouas, Niabongha était le diable personnifié, et s'ils l'adoraient c'était davantage par crainte que par la pure vénération due aux albinos. Ainsi que Bob l'avait compris presque aussitôt, les pygmées, n'osant s'attaquer à Niabongha, étaient séduits par la perspective de le voir emmené très loin au-delà des « grands lacs salés ».

Mambu, le chef des Batouas, encouragé dans ce sens par Morane, avait aussitôt envoyé ses guerriers à travers la forêt pour tenter de découvrir Niabongha et suivre sa trace. Ces guerriers firent si bien que, quatre jours après l'arrivée de Bob au village, plusieurs d'entre eux revenaient pour annoncer que

² Forêts de bambous.

le gorille albinos avait commencé son voyage annuel en direction des zones alpestres.

Les pygmées apportaient une autre nouvelle : une bande d'Azantis commandée par quatre hommes blancs se dirigeait sur les traces de l'anthropoïde. Ne doutant pas qu'il s'agissait de Gaétan d'Orfraix et de ses complices, Bob décida de prendre le départ le plus tôt possible.

Une troupe fut réunie en hâte. Elle se composait des plus aguerris parmi les porteurs, qui devaient transporter vivres et matériel et aussi les lourds filets et les épais lassos destinés à capturer Niabongha si cette capture se révélait possible ; des chasseurs bamzirih prêtés par le chef Ikelemba ; des pygmées et de leurs chiens. Bien entendu, M'Booli et Longo le balafre, dont Morane avait pu apprécier le courage et la fidélité, étaient de l'expédition.

Durant trois jours, le nouveau safari, composé d'une quarantaine d'hommes, progressa le long des pentes du pays Rorongo. Parfois, au loin, un sourd grondement, venant des entrailles des montagnes, rappelait aux voyageurs la proximité des volcans toujours prêts à cracher lave, cendres et scories. Partout sur leur chemin, Bob et ses compagnons trouvaient des traces du passage de Niabongha : couches souillées de laissées entre les racines des grands arbres, jeunes bananiers arrachés, taillis saccagés. Le grand gorille albinos avait signé ces indices en abandonnant par endroits des touffes de poils blancs accrochés aux branches épineuses.

Au milieu de la matinée du quatrième jour, le safari s'engagea dans les bambusées. Il fallut alors avancer en redoublant de précautions. Les bambous, épais et fort serrés, ne permettaient de voir qu'à quelques mètres devant soi. Comme on était en pleine région de gorilles, on courait le risque d'essuyer à tout moment l'attaque de quelque vieux mâle ombrageux. Et il y avait aussi les éléphants. Les grands anthropoïdes et les pachydermes manifestaient d'ailleurs sans cesse leur présence plus ou moins lointaine. Souvent on entendait une pétarade provoquée, affirmaient les pygmées, par quelque groupe de gorilles occupés à briser des bambous pour en consommer la moelle onctueuse. Les tiges, en se rompant,

produisaient des bruits semblables à des coups de fusils. À cette fusillade factice répondait souvent celle provoquée par un troupeau d'éléphants qui, traversant les bambusées, s'y livraient à la même besogne destructrice. Si bien que l'on eut dit que deux partis ennemis, invisibles pour Bob et ses compagnons, se trouvaient occupés à s'entre-mitrailler.

Souvent, le safari devait ainsi traverser des zones larges de plusieurs mètres, couvertes d'un fouillis de bambous fracassés et témoignant de la gourmandise des anthropoïdes.

Vers midi, un nouveau fracas de bambous brisés, retentissant peut-être à une centaine de mètres devant eux, arrêta les voyageurs. Mambu, qui avançait en tête de la colonne, se tourna vers Morane, pour dire en tendant le bras dans la direction de l'endroit d'où venaient les bruits :

— N'Gagui Bwana !

Le nain avait à peine prononcé ces paroles qu'un bruit de course, ponctué de hurlements gutturaux, se fit entendre. Un des chiens de l'expédition – un de ces chiens qui n'aboient pas et dont se servent les Noirs pour chasser – apparut en courant et vint se réfugier derrière les hommes, tandis que là-bas, le bruit de course et les hurlements continuaient à se faire entendre. Cette fois, il y eut un accent de terreur dans la voix de Mambu :

— Sultani m'kouboua N'Gagui ! Sultani m'kouboua N'Gagui !

– Grand chef gorille ! Grand chef gorille !

Bob comprit que le chien avait dérangé les anthropoïdes et que le mâle dominant, qui présidait aux destinées du clan, s'était lancé à sa poursuite. Les bruits se rapprochaient toujours de plus en plus et, bientôt, une forme sombre apparut entre les bambous. C'était un animal d'allure quadrupède et ressemblant vaguement à un grand ours noir. Pourtant, aucun des assistants n'ignorait qu'il ne s'agissait pas d'un ours, mais d'un gorille.

L'animal était tout près maintenant. Parvenu à quelques mètres à peine des hommes, il s'arrêta, surpris eut-on dit de trouver là d'autres êtres que le chien silencieux et craintif qu'il poursuivait. Il s'était dressé sur ses membres postérieurs, et les voyageurs pouvaient le contempler à leur aise. C'était un mâle splendide, dans toute la force de l'âge, et presque aussi puissant

que Niabongha. Malgré ses lourds pectoraux, son ventre obèse de vieux catcheur sur le retour, il devait posséder une puissance, une souplesse et une vitalité redoutables. Sa bouche ouverte découvrait des canines impressionnantes dont la blancheur relative tranchait sur sa face noire, semblable à du cuir bouilli et ridée par un rictus démoniaque.

Sans faire mine de s'approcher davantage des hommes, le gorille se livrait à une mimique destinée à effrayer l'adversaire. Tantôt se dressant et se battant la poitrine. Tantôt se courbant pour frapper le sol de ses poings.

Sachant que les gorilles chargent à quatre pattes, et non dans la position debout, qui leur est pénible à cause de la brièveté de leurs jambes. Morane avait mis un genou en terre afin de tirer horizontalement dans la masse de l'anthropoïde si celui-ci chargeait.

Tout à coup, en poussant une série de hurlements ponctués par de brefs aboiements, le gorille fit mine de se jeter en avant, tandis que Longo criait :

— N'Gagui na taka koushamboulia, Bwana ! Sultani m'kouboua makari sana ! — Le gorille veut charger, maître ! C'est un grand chef très méchant !

Morane visait avec soin l'épaule gauche du monstre, de façon à la traverser verticalement pour atteindre le cœur. Le quadrumane allait bondir.

— Piga, Bwana ! hurla M'Booli. Piga marra modia ! — Tire ! Tire vite !

Le doigt sur la détente de sa grosse carabine, Morane se sentait comme paralysé. Il avait l'impression d'être sur le point de commettre un meurtre. Voyant cela, le grand Balébélé épaula rapidement son lourd express à double canon. Il allait faire feu, quand Morane cria à son tour :

— Non, M'Booli, ne tire pas ! Ne tire pas !

Le gorille semblait s'être soudain calmé. Sans doute persuadé d'avoir, par sa mimique expressive, réussi à intimider ses ennemis, il fit volte-face. Ne montrant plus que son large dos noir tavelé de gris, il disparut presque aussitôt dans les profondeurs des bambusées.

D'un revers de la main droite, Bob Morane essuya la sueur perlant à son front.

— Pourquoi n'as-tu pas tiré, Bwana ! interrogea M'Booli.

Bob haussa les épaules sans répondre. Il savait que les Noirs d'Afrique, habitués à la vie rude de la brousse, vie qui les rendait rudes eux-mêmes, ne pouvaient comprendre le sentiment de pitié, ou plutôt de respect – le respect de la vie – qu'éprouvent les Européens, du moins certains d'entre eux, vis-à-vis des animaux, ces êtres auxquels un philosophe aux vues étroites donna le surnom de « frères inférieurs ».

— Remettons-nous en route, dit Bob au bout d'un moment.

Redoublant de précautions, les traqueurs se remirent en marche à travers les bambusées, dont ils sortirent vers la fin de l'après-midi. Au centre d'une zone herbeuse, les éclaireurs batouas devaient découvrir les restes d'un feu. Éteint depuis le matin, toujours suivant les pygmées, il avait été allumé par des Noirs de taille normale marchant nus pieds et accompagnés par quatre hommes blancs chaussés de bottes ou de bottines. Pas un seul instant, Morane ne douta de la parole des pygmées, qui n'avaient guère leurs pareils pour reconnaître une piste. Bob comprit que ces quatre hommes blancs n'étaient autres que Gaétan d'Orfraix, Simon Steward, Rock Marcy et Hudson Cary. Ceux-ci, affirmaient les Batouas, s'étaient dirigés, après avoir éteint leur feu, vers les hauts sommets. Bob ne pouvait donc douter qu'ils fussent eux aussi sur la piste du Gorille Blanc. Les quatre hommes avaient en outre une journée d'avance, et Morane comprit qu'il fallait se presser si l'on voulait éviter le pire.

— Nous camperons ici, dit-il à l'adresse de M'Booli. Demain, à l'aube, nous nous mettrons en route pour avancer à marche forcée. Les porteurs suivront sous la conduite de Mangawo.

Ce fut à peine si Morane dormit de la nuit. Il savait que ce serait au cours des journées qui allaient suivre que se jouerait le sort de Niabongha. Et il n'oubliait pas que le grand gorille albinos, qu'il l'eut voulu ou non, lui avait sauvé la vie peu de temps auparavant.

IX

Lentement, s'arrêtant toujours là où une nourriture abondante tentait sa gourmandise, Niabongha avait continué son voyage vers les hauteurs, traversant la forêt tropicale, puis les bambusées, pour pénétrer enfin dans les fourrés d'hagenias, ces arbres rabougris, tordus comme des serpents et aux branches desquels la mousse pend en barbes verdâtres.

Ce matin-là, le solitaire s'était dressé sur sa couche faite de branchages et de feuillages, au pied d'un gros hagenia. Il avait fait froid et humide durant la nuit. Le colosse blanc avait dû dormir la tête enfouie sous ses bras repliés pour se protéger sous l'épaisse fourrure qui les recouvrait.

Après avoir consciencieusement fait sa toilette en s'enduisant les mains de salive pour en lisser sa toison, un peu à la façon des chats, Niabongha s'était remis en route en direction des volcans, pour atteindre la zone des fougères arborescentes. Là croissait son fruit préféré, la framboise sauvage, parée par les naturalistes du nom prétentieux de *Rubus kirungensis*.

Depuis plusieurs jours, le géant était tourmenté par la sensation très nette d'être suivi, et par des hommes, dont le vent lui apportait parfois l'odeur fade, mêlée à celle de la fumée des feux. De caractère déjà ombrageux, Niabongha en devenait d'une humeur massacrate, se mettant dans des colères terribles au moindre propos. À cause d'une branche qui lui résistait, d'un petit nectarin, pareil à un joyau volant et qui, passant trop près du colosse, le frôlait de son aile, de la proximité d'une famille de gorilles en laquelle il voyait des ennemis.

La colère de Niabongha fut finalement apaisée par la découverte d'un champ de ronciers couverts de mûres sauvages, gros fruits violâtres dont il s'empressa de se gaver par poignées, sans se soucier des épines qui, au cours de la cueillette, lardaient son cuir épais.

Après s'être ainsi gavé, Niabongha continua son ascension, comme si une force obscure le poussait vers les sommets afin d'y accomplir quelque mystérieux pèlerinage. Il passa la nuit sous un grand séneçon, à la limite des champs de lave. Le lendemain, il se mit à gravir le cône tronqué d'un volcan secondaire, dont le cratère, envahi par les eaux de pluie, avait été changé en un lac parfaitement rond. Ses eaux calmes luisaient, telle une grande plaque de marcassite polie, sous un ciel envahi par les nuages entre lesquels, parfois, un rayon de soleil giclait comme du cuivre fondu hors de son creuset.

Assis au bord du cratère, Niabongha laissait errer son regard sur le paysage grandiose des monts. En plein soleil, il eut été presque aveugle mais, dans cet éclairage tamisé, ses yeux rouges enfoncés sous la double protection des paupières mi-closes et des arcades sourcilières en visière, il pouvait y voir avec assez de précision. Les montagnes boursouflées, telles de gigantesques bulles figées à l'instant précis où elles crevaient, couronnées d'un étroit anneau de scories et aux flancs tapissés de végétations épaisses, d'un vert changeant suivant l'altitude. Et, par-dessus tout, si près maintenant qu'il semblait pouvoir être touché, le Rorongo, vieux cracheur de laves à la bouche maintenant close par une muselière de neiges.

Ayant longé lentement la pente conduisant au lac, le Gorille Blanc entreprit de se désaltérer, plongeant la main dans l'eau et lapant ensuite le liquide demeuré au creux de sa paume, pour ensuite sucer avec application chacun de ses doigts.

Un sourd grondement, suivi d'une série de détonations sèches provenant d'un cratère adventif d'un volcan voisin – peut-être le Rorongo en train de se réveiller – fit tressaillir Niabongha qui, habitué pourtant à ces sautes d'humeur de la terre, pensa vite à autre chose. À l'approche bruyante d'une troupe d'animaux par exemple. Une harde d'éléphants s'avancait en effet pour boire. Le gros mâle qui la menait, sentant les effluves du gorille, leva sa trompe et poussa un long barrissement de menace tout en agitant ses oreilles semblables à d'énormes feuilles de choux.

Niabongha, peu habitué à céder le terrain, se dressa légèrement sur ses membres postérieurs et poussa une série de

rugissements entrecoupés de hoquets et se terminant chacun par une note basse. Le pachyderme se mit alors à trotter, la trompe levée, en direction du grand singe qui, toute colère éteinte, trouva préférable de s'esquiver devant cette montagne de chair et d'os roulant vers lui. À quatre pattes, l'anthropoïde se mit donc à remonter, de son allure un peu oblique de gros ours, la déclivité du cratère. Quand il eut atteint l'arête, il s'y immobilisa assis, pour considérer les éléphants qui, les uns après les autres, se jetaient, avec chaque fois un « plouf ! » retentissant, dans la belle eau tout à l'heure si calme et si limpide.

Durant un long moment, Niabongha demeura dans la pose du philosophe, à regarder la troupe des pachydermes occupés à s'ébrouer, à se doucher à l'aide de leurs trompes, à s'ébattre dans des jaillissements d'écume. Le tout ponctué par les barrissements des adultes, les cris craintifs des jeunes.

Considérant sans doute n'avoir rien à faire auprès de cette troupe de colosses joueurs occupés à changer l'eau claire du petit lac en une mare bourbeuse, taquiné aussi par une insatiable faim, Niabongha se mit à descendre lentement le long des flancs du volcan pour atteindre les premières végétations, au-delà du champ de laves et de scories, et gagner un endroit où il savait trouver les framboises sauvages en abondance.

Niabongha s'était engagé depuis dix minutes à peine dans la forêt de séneçons et de bruyères arborescentes, quand une série d'odeurs le frappa. À gauche, à droite, celle des hommes ; devant, celle du gorille. Habitué depuis longtemps à ne pas être inquiété par les indigènes, qui semblaient le craindre, Niabongha décida de négliger les hommes pour s'occuper des gorilles qui, bien que de sa race, étaient ses ennemis. À toute allure, il fonça droit devant lui, à travers les fourrés qu'il écarta sur son passage avec la puissance d'un boulet de canon. Bientôt, il déboucha dans une étroite clairière au sol tapissé d'herbe courte. De l'autre côté de cette clairière, une petite troupe de gorilles – deux femelles, deux jeunes gorillons et un grand mâle à la fourrure déjà tavelée de gris – était occupée à se gaver de framboises sauvages.

Déjà, le mâle avait fait face à Niabongha. Les deux géants, chacun clamant sa haine, s'avancèrent l'un vers l'autre. Ils faisaient quelques pas, s'arrêtaient pour se dresser, vociférer des imprécations en se martelant la poitrine. Puis ils repartaient lentement, en roulant les épaules à la façon de lutteurs sur le point de s'affronter pour décrocher la fameuse Ceinture Arc-en-ciel.

*

* *

Pendant plusieurs jours encore, guidés sûrement par les pygmées, Morane et ses compagnons s'étaient avancés sur les traces du Gorille Blanc. Cette poursuite les avait menés tout naturellement à gravir les flancs du volcan dont le cratère était comblé par ce petit lac où Niabongha, avant d'avoir été chassé par les éléphants, s'était abreuvé.

Le safari cheminait maintenant à travers la forêt de bruyères arborescentes, de séneçons et de lobélies. Il n'allait plus tarder à atteindre les champs de lave bordant le cratère, quand un Batoua, parti en éclaireur, revint en proie à une vive agitation. Il venait d'apercevoir Niabongha aux prises avec un autre gorille, noir celui-là.

Sans attendre, Bob suivi de M'Booli, des chasseurs bamzirih et des autres Batouas, se lancèrent sur les talons de leur guide qui, en quelques minutes à peine, les mena à la clairière où Niabongha venait de rencontrer la famille d'anthropoïdes, pour provoquer ensuite son chef au combat.

Pour ne pas effaroucher les quadrumanes, Bob et sa troupe s'étaient dissimulés soigneusement parmi les fourrés afin de suivre, sans risquer d'être aperçus, la bataille qui se déroulait à présent au centre de la clairière.

Niabongha et le gorille noir s'étaient précipités l'un sur l'autre, de toute leur masse, pour se nouer en une étreinte monstrueuse, cherchant à s'immobiliser mutuellement les bras, roulant sur le sol et se mordant avec fureur tout en faisant voler dans tous les sens des paquets de poils blancs et noirs arrachés par des mains griffues. Combat de titans, rendu plus

impressionnant encore par les rugissements démentiels des deux antagonistes dont la rage atteignait souvent à un paroxysme tel que les deux bêtes semblaient sur le point d'exploser sous sa poussée intérieure. Parfois, ils se séparaient, pour, aussitôt, se précipiter à nouveau l'un sur l'autre, rouler au sol en se mordant féroceement.

En hâte, Morane avait mis une caméra en batterie. S'aidant d'un téléobjectif puissant, il filmait le combat des deux colosses qui, perdant leur sang par de multiples blessures, paraissaient infatigables. Lentement cependant, le gorille noir faiblissait. S'il se révélait presque aussi fort que l'albinos, celui-ci voyait son énergie doublée par la haine que, depuis toujours, il marquait à ses semblables, à ces êtres de sa race qui, en le chassant jadis, l'avaient condamné à la solitude.

Le gorille noir commençait à reculer insensiblement vers le couvert de la forêt, où l'attendait sa famille apeurée, quand un scintillement attira l'attention de Morane. Interrompant la prise de vue, Bob régla rapidement la mise au point pour pouvoir inspecter avec précision, à travers le viseur réflex de la caméra, le mur de la forêt, à l'autre extrémité de la clairière. Tout d'abord, il ne distingua rien d'insolite. Puis, tout à coup, sous l'effet d'un rayon de soleil, il y eut un nouveau scintillement. Alors seulement grâce au puissant téléobjectif, Bob remarqua une sorte de long bâton noir qui, émergeant horizontalement des buissons, bougeait doucement de gauche à droite, suivant les mouvements des deux combattants.

Morane ne mit pas longtemps à comprendre que le bâton noir en question n'était autre chose qu'un canon de carabine sur le point de mire duquel le soleil s'était réfléchi, lui donnant l'éveil. Quant à la carabine elle-même, elle devait être tenue par un homme qui, selon toute évidence, n'attendait que l'occasion propice pour ouvrir le feu sur l'un des deux anthropoïdes. Bob n'eut aucun mal non plus à comprendre lequel des animaux était visé, ni à deviner l'identité du chasseur.

— Gaëtan d'Orfraix ! murmura-t-il.

À tout moment, la brute pouvait ouvrir le feu et frapper mortellement Niabongha. En hâte, Morane déposa sa caméra et dégainant son revolver, il le déchargea au-dessus de la tête des

anthropoïdes. Le fracas des détonations interrompit brusquement le combat. Saisis par une soudaine panique, les deux antagonistes bondirent, chacun de leur côté, vers la forêt. À cet instant précis, un nouveau coup de feu, venant cette fois de l'autre extrémité de la clairière, déchira le silence. Niabongha s'immobilisa, touché à l'épaule, peu grièvement heureusement. La balle l'avait atteint au moment même où il bondissait, compromettant ainsi l'efficacité du tir.

Tenaillé par la douleur et par la peur, le Gorille Blanc se propulsa en avant, troua le rideau de feuillage et, avant que le chasseur ait eu le temps de lui envoyer un nouveau projectile, il disparut sous les arbres. Il y eut un fracas de branches brisées qui alla en s'atténuant, puis ce fut le silence.

Un silence que, seul, un cri d'oiseau troubla. À présent, la clairière qui, quelques secondes plus tôt encore, retentissait des cris de colère des deux gorilles combattants, était déserte.

En lui-même, Morane, encore tout frémissant d'angoisse, bénissait le sort qui lui avait permis de se trouver à proximité du Gorille Blanc en même temps que d'Orfraix, et aussi d'intervenir à point nommé pour empêcher ce dernier d'abattre Niabongha. Celui-ci avait été touché, mais peu gravement à ce qu'il semblait, et Bob n'ignorait pas que les animaux – les singes en particulier – savent comment panser leurs blessures.

Le silence continuait à peser sur la clairière. Pourtant, Gaétan d'Orfraix et ses complices devaient être là, tapis dans les broussailles. Lentement, Morane attira sa carabine à lui. Sans doute, son compatriote, qui le croyait mort sous la griffe des léopards, devait-il être passablement surpris de cette intervention, par laquelle Morane venait de s'acquitter de la dette morale qu'il avait contractée précédemment envers le Gorille Blanc.

Décidant de profiter au maximum de cette surprise, Bob se mit à crier :

— D'Orfraix ! C'est moi, Morane ! Vous me croyiez mort, mais je suis bien vivant, et c'est fini de rire à présent. Vous allez vous rendre, vos compagnons et vous. Dans le cas contraire, si vous tentez de vous défendre, vous serez abattus sans pitié. Vous avez voulu me tuer, ne l'oubliez pas.

Morane s'attendait à une quelconque réaction de la part du chasseur, mais rien ne vint. Le silence continua à régner. Bob et ses compagnons, les armes à la main, surveillaient l'autre extrémité de la clairière. Rien ne se produisit.

— D'Orfraix, m'entendez-vous ? hurla encore Morane.

Toujours rien. De longues minutes s'écoulèrent, dans un silence quasi-total. Afin de parer à toute surprise, car l'ennemi pouvait avoir effectué un mouvement tournant et attaquer par-derrière, Bob avait disposé ses sentinelles dans le sous-bois. Inutilement cependant, car aucune agression ne devait se produire.

Finalement, décidé à en avoir le cœur net, Morane envoya une dizaine de Batouas en direction de l'endroit où se trouvait tantôt le tireur. Les pygmées revinrent dix minutes plus tard, déclarant ne rien avoir trouvé, à part une douille vide qu'ils tendirent à Morane. Celui-ci retourna longuement entre ses doigts le petit cylindre de cuivre. Il n'eut aucune peine à se rendre compte qu'il s'agissait là des restes d'une cartouche de calibre 375 Magnum. Bob se souvint alors avoir vu entre les mains de d'Orfraix, lors de leur orageuse entrevue, plusieurs jours auparavant, une carabine de ce type. Si un doute demeurerait encore sur l'identité du tireur, il venait ainsi d'être levé.

Continuant à interroger les pygmées par l'intermédiaire de Longo, Morane apprit qu'ils avaient relevé seulement les traces de quatre hommes, deux Européens et deux Noirs, qui semblaient s'être enfoncés à travers la forêt.

« Sans doute, supposa Bob, s'agissait-il là de d'Orfraix et d'un de ses trois complices, accompagnés de deux guerriers azantis. Voilà pourquoi ils ne nous ont pas attaqués. Ils ne se sentaient pas en nombre. Mais sans doute ne perdons-nous rien pour attendre. »

Bob eut un petit sourire entendu. Ensuite, il se tourna vers M'Booli qui, durant tout ce temps, n'avait cessé de se tenir à ses côtés, tel un ange gardien au torse d'ébène.

— Puisque Niabongha se trouve dans la région et que, en dépit de sa blessure, il ne la quittera pas avant plusieurs jours à cause de l'abondance des mûres sauvages, nous allons chercher

un endroit pour dresser un camp fixe. Quand nous aurons découvert cet endroit, nous enverrons des Batouas à la rencontre des porteurs.

Mais M'Booli ne paraissait pas partager cet avis.

— Non, Bwana Bob, fit-il. Si nous dressons le camp maintenant, les Azantis viendront nous y assaillir la nuit, quand nous dormirons, et nous massacreront tous. Ce qu'il faut avant tout, c'est retrouver nos ennemis pour les tuer avant qu'ils ne nous tuent.

Morane eut à nouveau un sourire énigmatique.

— Pourquoi nous donner tant de mal à poursuivre monsieur d'Orfraix et ses complices, M'Booli, alors que, comme tu viens de le dire, ils ne tarderont pas à venir à nous ? Comment chasse-t-on le léopard pour le prendre vivant ?

Surpris par ce coq-à-l'âne, le grand Balébélé ne put que répondre :

— On installe un piège fermé par une trappe et au fond duquel se trouve un appât. Le léopard entre dans le piège, touche à l'appât, et la trappe se referme. Mais je ne vois pas ce que le léopard a affaire avec nos ennemis, Bwana ?

— Il y a au contraire beaucoup de points de contact, M'Booli, dit sentencieusement Morane. Il n'y a pas longtemps ces ennemis nous ont justement offerts en pâture aux léopards, ne l'oublions pas. Ce n'est pas de leur faute si nous n'avons pas été dévorés. Eh bien ! à présent, nous allons, nous, traiter nos ennemis comme on traite le léopard. Installons notre camp. Ensuite, la trappe se refermera d'elle-même.

X

Le camp avait été établi en bordure des champs de lave, à quelques mètres à peine de la forêt de bruyères et de séneçons. Un long éperon rocheux le dominait. Quelques huttes rondes, destinées à protéger le matériel contre une averse éventuelle, avaient été édifiées à la hâte, simples armatures de branchages recouvertes de feuilles. On était au milieu de la nuit maintenant, et à proximité des feux agonisants, on distinguait les silhouettes allongées des hommes endormis sous leurs couvertures. Le ciel était bouché et seul, de temps à autre, un vague rayon de lune, s'insinuant entre deux nuages bas, chargés de vapeur d'eau, balayait le camp, pour être aussitôt aveuglé. Au loin, masse noire sur l'étendue sombre de la nuit, le Rorongo imposait son sommet bordé par l'anneau fantomal de ses neiges éternelles.

Si tout dormait dans le camp, il n'en était pas de même dans la forêt proche. Des ombres furtives s'y glissaient, au nombre d'une trentaine. Ces ombres avaient atteint la lisière de la zone boisée et, d'où elles se tenaient, tapies derrière de gros séneçons, elles pouvaient surveiller à loisir le camp silencieux, dont vingt mètres à peine les séparaient.

Parmi ces hommes, il y avait quatre Européens armés de carabines. Les autres étaient des Noirs armés de sagaies, vêtus de peaux de léopards et aux visages peints.

— Ils ne semblent se douter de rien, souffla l'un des Européens à l'adresse de ses compagnons. La surprise sera complète et, avant longtemps, nous serons débarrassés de ce maudit commandant Morane.

Un rictus cruel plissa, dans la pénombre, le visage de l'homme qui venait de parler. Un visage barré d'une mince moustache. Le visage de Gaétan d'Orfraix.

Le chasseur fit un geste et souffla à nouveau :

— Allons-y !

D'Orfraix, Simon Steward, Rock Marcy et Hudson Cary, la carabine au poing, se coulèrent, suivis des Azantis, à travers la courte zone dénudée qui les séparait du campement. Ils allaient à pas comptés, ramassés sur eux-mêmes, en prenant garde de ne pas faire glisser la moindre pierraille sous leurs pieds. Quand ils ne furent plus qu'à deux ou trois mètres de la première hutte, d'Orfraix poussa un léger sifflement et tous se précipitèrent dans le camp, déchargeant leurs armes sur les formes endormies ou les lardant de coups de sagaies. L'obscurité était presque totale. Seules, les lueurs des foyers mourants jetaient de brefs rougeoiements sur cette scène de carnage. Tout s'était déroulé avec une rapidité et une férocité inouïes. La surprise avait été totale. Aucun des dormeurs ne semblait avoir eu le temps de réaliser ce qu'il lui arrivait.

C'est alors, au moment même où Gaëtan d'Orfraix s'apprêtait à savourer sa repoussante victoire, qu'un rayon lumineux, projeté par une puissante lampe électrique et venant du sommet de l'éperon rocheux dominant le camp, frappa en plein les agresseurs. Une voix, celle de Morane, clama :

— Vous êtes pris au piège, d'Orfraix. Jetez vos armes ! C'est ce que vous avez de mieux à faire.

Parmi la troupe des assaillants, il y avait eu un bref moment de surprise. Ensuite, sans qu'il fût possible de contrôler leurs réactions, les Azantis, décidés sans doute à vendre chèrement leur liberté, se mirent, à lancer leurs sagaies vers le sommet de l'éperon. La riposte fut immédiate. Les petites flèches des pygmées, aux fers empoisonnés, se mirent à pleuvoir, couchant une demi-douzaine d'Azantis. Hudson Cary, touché à la gorge, s'écroula en râlant sur le corps de l'un des dormeurs postiches que lui-même avait cru tuer quelques instants auparavant. Voyant cela, d'Orfraix, Steward et Marcy, tirant leurs revolvers, se mirent à les décharger en direction de l'endroit où Morane et ses compagnons avaient trouvé refuge. À leur tour, M'Booli et Longo ouvrirent le feu. Ils jouissaient d'une situation privilégiée et, l'un après l'autre, les trois scélérats s'écroulèrent sur le sol, où ils demeurèrent immobiles. De leur côté, les Batouas continuaient de cribler de flèches les Azantis qui, la moitié

d'entre eux déjà frappés, refluèrent vers la forêt, où ils disparurent.

Cette brève et impitoyable bataille avait cependant mis en goût les pygmées qui, leur vieil esprit guerrier réveillé, se laissèrent glisser comme des singes du haut de leur perchoir pour se lancer à la poursuite des fuyards.

Impuissant, Morane avait assisté à ce massacre qu'il aurait aimé éviter. Peut-être y serait-il parvenu si les Azantis et les quatre Blancs, au lieu de se rendre, n'avaient pas déclenché les hostilités. Bob savait qu'en ce moment une lutte plus farouche, plus impitoyable encore, se déroulait dans l'obscurité de la forêt. Il se représentait les Batouas, habitués à ces régions sylvestres, traquant les Azantis – qui, eux, étaient plutôt des hommes de la plaine – chaque fléchette faisant une victime. Morane n'ignorait pas que les nains ne lâcheraient leurs ennemis que lorsque le dernier d'entre eux aurait été massacré. Les Azantis étaient des pillards criminels et, sans le stratagème imaginé de Bob, ils auraient massacré lâchement, en compagnie de d'Orfraix et de ses complices, tous les membres du safari. Pourtant, Bob Morane ne pouvait que déplorer le tour pris par les événements, et un regret profond l'envahit. Finalement, il se secoua et, entraînant M'Booli, Longo et les porteurs, il gagna le chemin qui, contournant l'éperon rocheux, permettait de regagner le camp.

Entre les grossières huttes, un désordre sanglant se révéla une fois les feux rallumés. Côte à côte avec les dormeurs postiches, grossiers mannequins faits de feuilles et de branchages et enfouis sous des couvertures, les Azantis massacrés par les flèches empoisonnées des pygmées étaient étendus, déjà inertes. Les corps de Simon Steward, Rock Marcy et Hudson Cary furent découverts eux aussi, mais non celui de Gaétan d'Orfraix. Pourtant, Bob était certain de l'avoir vu tomber. Tous les efforts pour le retrouver dans les parages furent cependant vains. Le chasseur semblait s'être volatilisé et Morane comprit que, au début de la fusillade, qui déjà avait fauché ses complices, d'Orfraix s'était jeté à terre. Ensuite, tandis que Bob et ses compagnons contournaient l'éperon rocheux pour descendre dans le camp, il s'était relevé pour fuir.

Cette dernière constatation semblait tracasser Morane, à tel point que M'Booli jugea bon de le rassurer.

— L'homme n'ira pas loin. Bwana Bob. S'il échappe aux Batouas, les bêtes de la jungle se chargeront de lui.

C'était justement ce que Morane voulait éviter. Gaétan d'Orfraix était armé, mais seul, sans guide à travers la grande forêt de Rorongo, il gardait peu de chance de s'en sortir vivant. S'il ne périssait pas sous la griffe des fauves, il tournerait en rond à travers la forêt, pour finir par mourir dans un coin, de faim, de soif et d'épuisement. D'Orfraix s'était peut-être conduit comme un scélérat, mais c'était un devoir humain que de se lancer à sa poursuite, afin de l'empêcher de courir à une mort certaine.

— À l'aube, fit Morane à l'adresse de M'Booli, si les Batouas n'ont pas tué d'Orfraix, nous partirons à sa recherche. Nous n'aurons sans doute aucune peine à retrouver sa trace.

Le guerrier balébélé haussa ses lourdes épaules.

— Pourquoi nous donner tant de mal, Bwana Bob ? Il a voulu nous tuer deux fois. Il a donc mérité deux fois de mourir. Laissons la forêt faire justice.

Bob Morane savait que M'Booli, malgré un contact permanent avec les Blancs, était demeuré un homme de la jungle. Il pouvait ne pas comprendre certains sentiments humanitaires, la loi des Européens n'étant pas la même que celle de la nature primitive.

Afin de convaincre son interlocuteur, Morane trouva une excuse valable pour entreprendre les recherches.

— Il ne s'agit pas seulement d'arracher d'Orfraix à une mort affreuse, expliqua-t-il, mais aussi d'assurer notre sécurité. Tant que notre ennemi demeurera en liberté, il présentera un danger pour nous. Il pourra nous attendre, caché dans quelque buisson, et abattre plusieurs d'entre nous avant même que nous ayons pu riposter. D'Orfraix est comme un fauve blessé : il doit être mis hors d'état de nuire.

Cette dernière raison, qui avait sa valeur, acheva de persuader le géant noir.

— Une fois encore, fit-il, tu as raison, Bwana Bob. Nous devons empêcher le fauve de mordre.

En lui-même, Morane ne put s'empêcher de goûter l'étrangeté de ce terme de « fauve » s'appliquant à Gaëtan d'Orfraix, qui devait être considéré, dans les salons de Paris et d'ailleurs, comme un parfait gentleman, aux manières polies et racées. Ici, dans la jungle africaine, ses mauvais instincts s'étaient libérés et, par ses actes criminels, il était devenu pareil à une bête aux abois.

*

* *

Les pygmées, retour de leur poursuite punitive contre les Azantis, ayant déclaré n'avoir pas rencontré d'Orfraix, Bob Morane et M'Booli, dès les premières lueurs de l'aube, étaient partis à la recherche du chasseur. Un guerrier batoua les accompagnait et, grâce à son habileté, ils ne tardèrent pas à retrouver la trace du fuyard. Aussitôt, ils s'étaient lancés à sa recherche, en partie sous le couvert de la forêt, en partie le long des champs de lave, s'arrêtant seulement pour permettre au Batoua de relever les traces de bottes sur le sol.

Tout d'abord, les empreintes, fort rapprochées, indiquaient que l'homme s'était éloigné en courant. Ensuite, les empreintes s'espaçant davantage, d'Orfraix avait dû, supposant avoir échappé aux pygmées, se mettre à avancer d'un pas normal.

La poursuite devait mener Bob et ses compagnons à l'étroite clairière où, la veille, s'était déroulé le combat entre Niabongha et le gorille noir. Après avoir traversé cette clairière, la piste s'enfonça bientôt à nouveau sous bois, à l'endroit précis où, la veille, l'anthropoïde albinos avait disparu après que d'Orfraix l'eut blessé. Coïncidence ? Bob n'aurait pu l'affirmer. Surtout que les traces de son indigne compatriote se superposaient maintenant à celles de Niabongha qui, dans sa course, avait creusé une trouée dans les buissons, abandonnant des touffes de poils blancs à la pointe des branches.

Plusieurs heures devaient s'écouler ainsi, à suivre la double piste. Finalement, Bob ne douta plus que d'Orfraix, dans un sursaut de défi, ne se fût lancé à la poursuite de Niabongha,

pour le rejoindre et l'abattre malgré tout, quitte à périr lui-même plus tard, victime de la forêt, de la faim, de la soif.

La piste semblait devoir contourner le sommet du volcan. Après s'être enfoncée assez profondément dans la forêt, elle s'était incurvée pour prendre une direction parallèle aux champs de lave entourant le cratère. Par endroits, Bob et ses compagnons relevaient, sur les feuilles, des taches brunâtres – du sang séché – indiquant que la blessure de Niabongha avait continué à saigner. Plus tard, les taches n'apparaissant plus, on dut supposer que, pour une raison ou pour une autre, la plaie s'était refermée.

La marche continua durant une heure encore. La double piste, s'étant incurvée à nouveau, remontait en direction des champs de lave, comme si Niabongha avait voulu regagner les parages du petit lac où il s'était abreuvé la veille. Bob Morane, M'Booli et le Batoua redoublaient maintenant de précautions. Ils étaient exposés à se trouver nez à nez, à tout moment, soit avec le Gorille Blanc, soit avec d'Orfraix, et ils avaient autant à redouter la férocité du premier que la trahison du second.

On devait approcher du sommet du volcan, et déjà la forêt s'éclaircissait, quand le pygmée, qui précédait de quelques mètres ses compagnons, revint précipitamment vers ceux-ci en donnant les signes d'une grande agitation et en murmurant des paroles sans suite dans sa langue tribale.

Comprenant que quelque chose de grave se passait, Morane et M'Booli suivirent leur guide. Au bout de quelques pas à peine, la forêt cessa brusquement, là où les champs de lave et de scories commençaient. Mais, à cinq mètres seulement de la ligne de végétation, le sol dénudé se relevait brusquement pour former un ressaut vertical, muraille haute de trois mètres environ et s'étendant à gauche et à droite sur plusieurs centaines de mètres.

Tout d'abord, Morane et M'Booli, surpris par ce brusque changement de décor, ne distinguèrent rien. Mais le Batoua avait tendu le bras, pour désigner un point devant eux.

— Là, Bwana ! Là !

Alors seulement, Bob et le Balébélé aperçurent cette forme inerte étendue sur le sol. Une forme inerte dont les vêtements

kakis se confondaient presque avec la couleur de la lave. Tout de suite, ils reconnurent un Européen auprès duquel gisait une carabine à la crosse brisée, au canon tordu.

L'homme était étendu sur le sol, dans une pose étrange. Une de ses jambes formait angle droit avec son corps. Un des bras semblait avoir été arraché. Quant à la tête, dont le visage demeurait invisible, elle était tournée d'une étrange façon, à cause de la nuque brisée.

Tout d'abord, Bob Morane crut que le malheureux était tombé du haut du ressaut, mais il se détrompa vite. Il savait que cet homme était Gaétan d'Orfraix, dont le cadavre, tout comme la carabine brisée et tordue, portait les marques du courroux de Niabongha.

XI

Lorsque, dans la clairière, juste après son combat avec le gorille noir, Niabongha avait été frappé par la balle de Gaétan d'Orfraix, une subite terreur s'était emparée de lui. La douleur qu'il ressentait n'était pas semblable aux douleurs déjà connues, comme celle d'une morsure par exemple. C'était une sorte de brûlure profonde accompagnée d'un déchirement des muscles. Ce qui l'épouvantait davantage, c'était, que cette douleur semblait ne venir de nulle part, comme si le vent l'avait apportée. Il y avait eu une série de bruits similaires à ceux produits par des fruits trop mûrs qui éclatent sous l'action de la chaleur, puis la douleur était venue. Brève, lancinante.

Mû par l'instinct de la conservation, Niabongha avait bondi en avant, troué le rideau de feuillage, pour foncer droit devant lui, tête baissée, s'ouvrant un passage à coups d'épaules, brisant les branches les plus basses sous sa masse. Durant combien de temps avait-il couru ainsi, affolé ? Dans sa cervelle obtuse, prisonnière sous une voûte osseuse jadis trop vite soudée, il n'y avait pas place pour la notion de temps.

Niabongha finit par s'arrêter, épuisé par sa longue course. Il s'immobilisa et, assis contre le tronc d'un gros arbre, il porta la main à son épaule, là où était la douleur. Cette douleur qui lui faisait oublier toutes les autres, dues aux morsures du gorille noir.

Retirant sa main poissée de sang, Niabongha se mit à la lécher avec soin, comme s'il voulait récupérer un peu du fluide vital qu'il venait de perdre. La balle – une 375 Magnum à bout de plomb mou – avait pénétré de biais dans le muscle deltoïde pour, s'écrasant en champignon, tараuder les chairs, et ressortir enfin après avoir sectionné quelques veines. Aucune artère n'avait été touchée, mais la blessure avait néanmoins beaucoup saigné, affaiblissant sérieusement le colosse.

Pour arrêter l'hémorragie, Niabongha eut recours à la seule médication qu'il connût. Prenant à pleine main de l'humus mélangé à de la poussière volcanique, il en bourra la plaie jusqu'à l'obturer complètement, arrêtant ainsi l'écoulement du sang.

De son allure oblique, rendue un peu hésitante par la raideur de son épaule, l'albinos se remit en marche, jusqu'à ce qu'il rencontrât des mûres sauvages, dont il se gava. Cependant, la fièvre s'était emparée de lui, et une soif immense commençait à le torturer. Alors Niabongha se mit à remonter lentement vers le sommet du volcan afin d'atteindre le lac et s'y abreuver, s'y plonger même pour tenter d'éteindre le feu intérieur qui le dévorait.

Quand le grand anthropoïde parvint à proximité des champs de lave, il avait perdu beaucoup de sa vitalité. À deux reprises, il avait passé à proximité d'une famille de gorilles, mais il s'était soigneusement détourné, peu soucieux, dans l'état d'épuisement où il se trouvait, d'avoir à essuyer les assauts d'un quelconque grand mâle qui n'aurait eu alors aucune peine à le vaincre. Sans cesse, il s'arrêtait pendant un temps assez long. Soit pour manger. Soit pour se reposer. À l'approche du soir, il se glissa à l'intérieur d'un épais buisson d'épineux. Il trouva là un refuge assez sûr jusqu'au moment où, à l'aube, il reprit sa route en direction du sommet.

Il n'allait plus tarder à atteindre la limite de la végétation, quand une odeur connue s'imposa à lui : celle de l'homme. Se souvenant d'avoir perçu cette odeur peu avant d'être blessé, il se hâta, empoigné à nouveau par la peur. Il franchit enfin la lisière de la forêt, tout heureux déjà de pouvoir s'élancer vers le lac, dont la fraîcheur vivifiante ranimerait ses forces. Mais il dut s'arrêter net. Devant lui, un mur de lave, s'étendant sur plusieurs centaines de mètres à gauche et à droite, se dressait, infranchissable dans l'état de fatigue où il se trouvait. Le contourner ? L'odeur de l'homme était proche maintenant. Niabongha se souvenait que la douleur avait fondu sur lui au moment où, justement, il tournait le dos à cette odeur. S'adossant à la muraille, il fit alors face à l'odeur qui se

rapprochait sans cesse. Les crocs découverts dans un épouvantable rictus, il s'apprêta à bondir.

*

* *

Comme l'avait supposé Morane, Gaétan d'Orfraix, voyant ses compagnons tomber autour de lui, s'était jeté à plat ventre et était demeuré immobile sur le sol, tout en surveillant pourtant du coin de l'œil les agissements de ses adversaires. Il avait vu les pygmées sauter au bas de l'éperon rocheux et s'élancer à la poursuite des Azantis. Profitants que Morane, M'Booli et les porteurs, pour descendre, empruntaient un chemin qui, durant quelques instants, leur faisait perdre le camp de vue, il se glissa lui-même dans la forêt, en ayant soin d'emporter sa carabine tombée à ses côtés.

Se coulant entre les arbres, le chasseur, dans la crainte de se perdre, eut soin de suivre la lisière pour, ensuite, au bout de plusieurs centaines de mètres, regagner la zone de lave et y progresser rapidement. Quand il eut, de cette façon, couvert deux kilomètres environ, il se hissa au sommet d'un arbre pour y passer le reste de la nuit. Peu avant l'aube, il s'était remis en route, persuadé que l'on ne manquerait pas de se lancer à sa recherche.

Quand le jour se leva au-dessus des volcans, d'Orfraix possédait déjà une sérieuse avance. Regagnant le couvert des arbres, il atteignit la clairière où, la veille, à cause de Morane, il avait manqué de peu Niabongha.

À ce souvenir, une colère sourde avait empoigné d'Orfraix. Il eût aimé avoir Bob Morane au bout de sa carabine pour lui loger une balle en plein cœur et se payer ainsi des différentes vexations qu'il lui avait fait subir. Cependant, seul, privé de toute aide, il ne pouvait rien pour l'instant contre son ennemi, et il lui fallait faire taire son désir de vengeance.

Gaétan d'Orfraix n'était pourtant pas homme à s'avouer vaincu. Il n'oubliait pas la raison pour laquelle il était venu dans ces forêts : s'emparer de la dépouille de Niabongha. Puisque Morane lui échappait pour l'instant, il allait donc se rejeter sur

le Gorille Blanc. La veille, il avait blessé le monstre, peut-être sérieusement, et il était possible que, sa blessure l'ayant retardé, celui-ci n'ait pu aller fort loin. D'Orfraix n'eut aucun mal à repérer l'endroit où avait disparu l'anthropoïde, ni à suivre les traces de celui-ci. Non seulement il était habile pisteur, mais des touffes de poils blancs, bien visibles et accrochées aux basses branches, jalonnaient le passage de la bête.

Tout à sa chasse, d'Orfraix n'eut pas un seul instant de remords à la pensée de ses complices, Simon Steward, Rock Marcy, Hudson Cary et les Azantis, qui étaient morts pour qu'il puisse assouvir sa vaine et cruelle passion de la chasse. Pas plus qu'il n'éprouvait de pitié pour les animaux qu'il sacrifiait, d'Orfraix n'en ressentait pour ses compagnons, d'hier. Il n'éprouvait non plus la moindre inquiétude à son sujet. Il était armé d'une carabine, d'un revolver et d'un couteau de chasse. Il possédait une petite réserve de munitions, une boussole et, dans une musette suspendue à son épaule, des vivres de première urgence ainsi qu'une petite trousse de pharmacie. Comme il était bon marcheur, dur à la fatigue et connaissait le gibier, il ne croyait pas avoir trop de peine à atteindre un quelconque endroit civilisé. Pour l'instant, sa seule préoccupation était de rejoindre Niabongha.

Comme on le sait, le grand singe albinos avait avancé fort lentement, s'arrêtant sans cesse, soit pour reposer son épaule endolorie, soit pour se gaver de mûres sauvages ou de jeunes pousses végétales. Rapidement, le chasseur gagnait sur lui. Il atteignit tout d'abord l'endroit où Niabongha s'était arrêté pour aveugler sa blessure, puis celui où il avait dormi. La forêt était assez clairsemée à présent et les pas du quadrumane profondément marqués dans l'humus, deux éléments rendant la poursuite relativement aisée.

La piste s'incurvant vers le sommet du volcan, d'Orfraix avait compris que Niabongha comptait regagner les abords du petit lac. Il pressa davantage le pas et, au fur et à mesure qu'il progressait, son instinct de chasseur lui disait qu'il n'était plus loin maintenant de son gibier, dont l'allure, à en juger par les traces plus marquées, se ralentissait toujours davantage.

Ce fut ici que Gaétan d'Orfraix commit sa première erreur en ne supposant pas que Niabongha, tout préoccupé à atteindre au plus vite le lac, pouvait l'attendre pour livrer bataille. Aussi, quand il franchit le rideau de feuillage pour se trouver nez à nez, ou presque, avec le gorille adossé au mur de lave, éprouva-t-il une surprise intense. Rapidement, il épaula son arme. Seconde erreur, car il ne faut jamais se permettre un geste offensif en face d'une bête acculée, et Niabongha l'était. L'animal qui se voit tout chemin de retraite coupé, attaque souvent alors que, dans des conditions normales, il ne songerait qu'à fuir. Le ressaut de lave interdisait tout recul au gorille et, en outre, la douleur de son épaule lui donnait la haine de l'homme. Il chargea donc et, ici, d'Orfraix commit sa troisième erreur. Ainsi qu'il a déjà été dit, le gorille attaque en posture quadrupède et pour l'atteindre avec un maximum d'efficacité, il faut mettre un genou en terre et tirer horizontalement. D'Orfraix eut le tort de demeurer en position debout, de viser donc de haut en bas. Comme Niabongha courait vers lui, la balle ne fit qu'effleurer son épaule et lui érafler le dos, arrachant une longue et étroite bande de poils. Si le chasseur avait possédé un express à double canon et à double détente, il aurait, un second projectile étant immédiatement disponible, conservé une chance de s'en tirer. Mais il n'avait qu'une carabine à répétition et, le temps d'actionner le verrou d'armement pour glisser une nouvelle cartouche dans le tonnerre de l'arme, le gorille l'avait rejoint. La carabine lui fut arrachée, sa crosse brisée et le canon tordu comme s'il s'agissait d'un vulgaire jouet d'enfant. Presque en même temps, les monstrueuses mains de Niabongha s'abattaient sur l'homme, le saisissant à la nuque et lui brisant les vertèbres cervicales. La mort fut presque instantanée. Pourtant l'anthropoïde continua durant un moment encore à s'acharner sur son adversaire vaincu, le piétinant avec fureur, achevant de disloquer le corps pantelant.

Quand la rage du colosse fut un peu calmée, il se dressa, poussa un dernier rauquement et se martela longuement la poitrine pour marquer son triomphe, dire à la forêt tout entière que, malgré sa blessure et sa faiblesse passagère, Niabongha demeurait invaincu.

Déjà, le Gorille Blanc avait oublié sa victime, ne songeant plus qu'à l'eau fraîche et bienfaisante du lac. Lentement, il se mit à longer la muraille rocheuse afin de la contourner. L'effort qu'il venait d'effectuer l'avait affaibli davantage encore, et ce fut bien péniblement qu'il parvint à gravir la déclivité des champs de lave et de scories. Il y parvint néanmoins et se coula avec délice dans l'eau claire du lac, qu'il aspirait en même temps avec ravissement. Quand il fut ainsi bien désaltéré et rafraîchi, il se dirigea à nouveau vers la forêt, afin d'y trouver un refuge et aussi de la nourriture destinée à réparer ses forces, à reconstituer le sang qu'il avait perdu. Certes, il avait vaincu l'homme. Pourtant, malgré son intelligence obtuse, il se rendait compte que, dans l'état de faiblesse où il se trouvait, il serait une proie relativement facile pour le léopard qui, d'habitude, fuyait devant lui. Tout ce qui comptait donc pour le moment, c'était manger. Manger à ne plus savoir se traîner, jusqu'à ce que, sa vigueur revenue, il puisse à nouveau affronter la jungle impitoyable, armée de griffes, de dents et de cornes.

Ce fut une heure plus tard seulement que Bob Morane devait découvrir la dépouille disloquée de Gaétan d'Orfraix.

XII

Bob Morane considérait maintenant son ancien adversaire avec une intense pitié. Gaétan d'Orfraix avait voulu tuer le Gorille Blanc, et c'était ce dernier qui l'avait tué. S'acharnant sur son corps jusqu'à le changer en une masse informe. Si le chasseur avait écouté Morane, il aurait évité ce trépas misérable, mais d'Orfraix n'était pas de ces hommes que l'on raisonne. Imbus de leur supériorité, ils vont jusqu'au bout de leurs désirs, croyant le monde prêt à plier devant eux. Jusqu'au moment où, trop tard souvent, les événements leur prouvent leur faiblesse devant ce même monde.

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas, songea Morane en citant l'Ecclésiaste. Comme on ne pouvait plus rien offrir d'autre à Gaétan d'Orfraix qu'une oraison funèbre, il fallait songer à lui donner une sépulture. Comme Bob, M'Booli et le Batoua qui les accompagnait ne possédaient aucun instrument propre à creuser le sol fait de lave et de scories agglomérées, ils se contentèrent d'entasser des blocs sur le corps pour former un cairn et le soustraire ainsi momentanément à la voracité des bêtes charognardes. Ensuite, Morane confectionna une croix grossière faite de deux morceaux de branches liées entre elles, et il la planta au sommet du monticule. Il venait à peine d'achever quand, du côté du Mont Rorongo, un sourd grondement se fit entendre, plus violent que les précédents. Et le sol trembla.

Bob regarda avec appréhension en direction du volcan et murmura :

— Cela ne m'étonnerait pas si, avant longtemps, ce gros-là ne se mettait en colère pour cracher sa bave brûlante. Une éruption, voilà sans doute qui n'arrangerait rien en ce qui concerne la capture de Niabongha.

Il se montrait bien mauvais prophète en soliloquant ainsi. Pourtant, il n'était pas de ceux qui perdent leur temps à interroger l'avenir, laissant ce soin aux devins, cartomanciennes

et astrologues de toutes sortes. D'autres nécessités s'imposaient à lui pour le moment. Tout d'abord regagner le camp. Ensuite, se lancer sans retard sur les traces de Niabongha et profiter du fait qu'il était blessé et affaibli pour tenter de le capturer.

Le retour au campement s'effectua sans encombre. Seuls, de temps à autre, les grondements du Rorongo venaient troubler le silence de la forêt. Durant les deux jours qui suivirent, le safari tout entier se traîna sur les traces de Niabongha qui, après sa seconde visite au petit lac, s'était mis à redescendre en direction des bambusées, où il trouverait une nourriture abondante.

À plusieurs reprises, au cours de ces deux journées, les capteurs devaient manquer de peu leur gibier, comme si ce dernier était ensorcelé. La vérité était que, conscient de sa faiblesse passagère, Niabongha s'ingéniait à éviter les hommes, les surveillants au moins autant que ceux-ci le surveillaient lui-même.

Au fur et à mesure que le temps s'écoulait, Morane se mettait à considérer le Gorille Blanc avec un autre esprit. Tout doucement Niabongha cessait de n'être plus pour lui qu'un animal pour acquérir une personnalité presque humaine. Une fois, par son intervention contre le léopard, il avait sauvé Bob, et aussi M'Booli et Longo, d'une mort certaine. Ensuite, à travers toutes les aventures ayant opposé Morane à Gaétan d'Orfraix, le Gorille Blanc avait servi de motif, d'Orfraix cherchant à tuer l'anthropoïde, Bob voulant justement empêcher ce meurtre. Ainsi une sorte d'amitié – amitié unilatérale – s'était nouée entre l'homme et le grand singe blanc. Une amitié qui cependant ne faisait pas oublier à Morane la capture de Niabongha. Plus ce dernier se refusait à lui, plus le Français s'entêtait à vouloir le conquérir. Il n'était pas homme à se détourner de son chemin, pour peu toutefois que ce chemin fût le bon. Mais le chemin que Bob suivait pour le moment, et qui consistait à mettre en cage une bête libre de la forêt, était-il justement le bon ? Tout à son entêtement, Morane ne se le demandait guère. Bien qu'au fond de son subconscient une voix commençât à s'élever. Une voix encore trop timide, trop chuchotante pour qu'elle fût entendue.

Dans le courant du troisième jour – on approchait de la région des bambous, – les traqueurs devaient apercevoir à plusieurs reprises leur gibier, mais sans parvenir à l'approcher d'assez près pour envisager sa capture. Le temps pressait cependant car, bientôt, Niabongha s'enfoncerait dans les bambusées, ce qui rendrait son approche plus laborieuse encore.

Une seconde circonstance inquiétait Morane : le réveil du Rorongo, dont les grondements emplissaient maintenant l'étendue des montagnes. Au cours de la nuit précédente, Bob avait même perçu des rougeoiements aux flancs du volcan, rougeoiements indiquant l'émergence des laves en fusion.

Ce soir-là, par mesure de prudence, Morane fit dresser le camp sur un étroit plateau rocheux, au sommet dépouillé de toute végétation et qui dominait d'une trentaine de mètres la forêt, fort clairsemée en cet endroit. Une telle précaution ne devait pas se révéler superflue. Vers le milieu de la nuit, une gigantesque explosion ébranla l'atmosphère. Sous les yeux des membres du safari, arrachés à leur sommeil, les flancs du Mont Rorongo parurent éclater. Par une large déchirure, une chair rouge et éblouissante apparut qui, bientôt, comme liquéfiée, se mit à sourdre hors de la plaie béante, pour couler le long des pentes en larges ruisseaux de feu.

Quand l'explosion avait retenti, d'énormes blocs de lave en fusion avaient été projetés en tous sens, pour retomber bien au-delà de la zone dénudée, parmi la végétation. Aussitôt, le feu avait pris aux arbres et l'incendie de forêt s'était propagé. Un raz de marée de flammes que le vent poussait en vagues déferlantes.

*

* *

Toute la nuit, le feu avait fait rage, gagnant sans cesse le long des pentes, en direction des lointaines savanes. Au matin, l'incendie atteignit la région où se dressait l'étroit plateau sur lequel toute l'expédition s'était réfugiée. Partout, la forêt flambait, faisant monter vers le ciel des nuages de fumée que le vent tordait en colonnes jusqu'à former un temple hors de

mesure dont le ciel eût été la voûte. Entre les arbres, sur l'étendue des courtes plaines herbeuses, les animaux fuyaient, pris de panique. Éléphants pareils à des masses de schiste animées soudain d'une vie mi-végétative mi-animale ; buffles noirs, affolés et fonçant tête baissée ; potamochères roussâtres ; gazelles bondissantes, aux pattes montées sur ressorts ; familles de gorilles pressées ; léopards courant, sans marquer la moindre concupiscence, auprès d'herbivores paisibles dont, la veille encore, ils eussent fait leurs proies.

De toutes parts, la fumée s'étendait en nappes envahissantes. Au sommet de leur refuge, les membres du safari commençaient à se sentir pris à la gorge quand, soudain, le vent tourna. Tout à l'heure, il soufflait en direction des savanes en contrebas ; à présent, il s'était mis à balayer vers les sommets. Arrêté net, forcé de remonter son cours et ne rencontrant plus que des zones déjà brûlées, l'incendie s'éteignit presque immédiatement, faute d'aliments. Il n'y eut plus que la fumée qui continua à stagner sur les lieux du sinistre, jusqu'à ce que le vent eût emporté ses derniers lambeaux.

Pendant toute la durée de l'incendie, Morane avait vainement tenté, à l'aide de ses jumelles, de repérer Niabongha parmi les bêtes qui fuyaient. Le Gorille Blanc n'avait cependant pu être aperçu nulle part, et Bob se demandait avec angoisse si cette éruption intempestive du Rorongo n'avait pas définitivement compromis le succès de sa mission. Épuisé comme il l'était, Niabongha avait-il réussi à fuir devant l'incendie et n'avait-il pas, comme tant d'autres bêtes malheureuses, péri dans les flammes ? Pour donner une réponse à cette question, il n'y avait qu'un moyen : se lancer à la recherche du monstre. Il fallut cependant attendre le lendemain pour pouvoir descendre dans la forêt calcinée où, malgré les heures écoulées, le sol se révélait encore tiède.

Afin de couvrir un territoire aussi vaste que possible, Bob avait divisé son équipe en petits groupes qui s'éloignèrent dans différentes directions. Lui-même, en compagnie de M'Booli et de Batoua, il s'était dirigé parallèlement aux bambusées, fouillant chaque creux de terrain afin d'y découvrir la trace de

Niabongha, ou un cadavre carbonisé dont quelques poils blancs, épargnés par le feu, leur auraient prouvé l'identité.

Les trois hommes marchaient depuis une demi-heure à peine, quand des appels, venant de leur gauche, leur parvinrent. Ensuite, un pygmée apparut entre les troncs noircis. Il était essoufflé et, sur son corps en sueur, la poussière de cendres, soulevée par la course, s'était agglomérée jusqu'à former une croûte grisâtre.

Tendant le bras dans la direction d'où il venait, le petit homme haleta, faisant appel au peu de swahili qu'il connaissait :

— Là-bas, Bwana ! Niabongha ! Nous trouvé Niabongha !
Nous trouvé Grand-Père-aux-Yeux-de-Sang !

XIII

Peu d'animaux de la forêt africaine sont aussi rusés que le gorille, aussi calculateurs, avisés, capables de déjouer les ruses de leurs poursuivants. Si, extérieurement, le grand anthropoïde possède tous les caractères morphologiques du crétin humain – l'épaisseur de la boîte crânienne et son ossification prématurée, les arcades sourcilières « en visière », la mâchoire inférieure énorme mais presque dépourvue de menton, les membres supérieurs trop longs et les postérieurs trop courts, les pouces peu développés, – il est cependant, jeune, un des êtres les plus intelligents de l'échelle animale. Lorsque le gorille a atteint l'âge adulte, sa vivacité mentale – très éveillée au cours de ses premières années – s'atténue à cause de la soudure trop rapide des os du crâne qui, emprisonnant le cerveau, l'a empêché de se développer davantage. Si, à ce moment, l'intelligence du grand singe peut paraître obtuse comparée à celle de l'homme, il n'en reste pas moins vrai que, mentalement, le gorille demeure, avec le chimpanzé, fort supérieur aux autres animaux.

Lorsque, ayant quitté pour la seconde fois les parages du lac, dont les eaux fraîches avaient un peu calmé sa soif et sa fièvre, Niabongha s'était senti à nouveau suivi par les hommes, il n'avait montré aucune panique, ni fait preuve d'aucune agressivité. Malgré sa faiblesse, il avait pu vaincre aisément Gaétan d'Orfraix. Les hommes à présent étaient trop nombreux pour qu'il pût leur faire face. En outre, il était loin encore d'avoir recouvré toutes ses forces. Fuir rapidement, très loin des traqueurs ? Sa faiblesse ne le lui permettait pas. Courir, c'est accomplir un effort intense, donc brûler ces précieuses calories dont, justement, il manquait. Il réussirait à échapper à ses poursuivants mais, ses forces entamées davantage, il deviendrait alors une proie facile pour les fauves. Mieux valait donc ruser et, au lieu de fuir l'homme, s'accommoder de lui. Pour le moment du moins. Plus tard, quand il aurait retrouvé

toute sa vigueur, il s'empresserait de fausser compagnie à ces inquiétants voisins.

Au cours de la première journée, Niabongha devait avoir la preuve que les hommes n'en voulaient pas à sa vie. À deux reprises en effet il s'était trouvé à portée des carabines d'où, il le savait, venait le danger. Et aucun des hommes n'avait fait mine de braquer la sienne dans sa direction.

Au cours des heures qui suivirent, Niabongha continua à descendre vers les forêts de bambous, en ayant soin de se tenir, par l'ouïe et l'odorat, à distance respectueuse de ses ennemis. Quand les bruits et les odeurs devenaient trop intenses, il prenait du champ. Cependant, l'anthropoïde n'oubliait pas qu'il lui fallait avant tout se nourrir et, aux hasards de sa route, il ingurgitait les végétaux comestibles par kilos : mûres, oseille sauvage et ombellifères. Si l'homme a besoin, pour survivre, d'une centaine de grammes d'albumine par jour, plus même s'il se livre à de violents exercices physiques, le grand corps puissant du gorille en demande bien davantage encore. Or, les végétaux en contiennent peu, d'où la nécessité pour le grand singe d'absorber d'énormes quantités de cette nourriture lourde, ligneuse, peu digestible et fermentante, qui lui fait le ventre pareil à une barrique.

On comprendra combien, en de telles circonstances, Niabongha éprouvait du mal à réparer ses forces. La nuit, alors que les hommes dormaient, il cherchait un abri à l'intérieur de quelque massif épineux, où il se trouvait protégé contre les entreprises des léopards.

Ce fut au cours de la troisième nuit que le Rorongo était entré en éruption. Une de ses bouches secondaires avait littéralement explosé sous la poussée du feu souterrain, pour lancer en tous sens d'énormes bombes volcaniques chauffées à blanc et libérer des flots de lave.

Pendant plusieurs heures, Niabongha était demeuré au pied d'un arbre, sans bien comprendre ce qui se passait, à considérer d'un œil indifférent le ciel, dans lequel montait une grande lueur rouge. Il aurait dû fuir, comme tous-ces animaux qui passaient devant lui, le frôlant presque, mais son instinct de

conservation lui conseillait toujours de ménager ses forces, et non de les gaspiller devant un danger encore illusoire.

Ce fut seulement lorsque la fumée se mit à brûler les yeux du géant albinos, que le déclic se fit en lui. Alors Niabongha se mit à courir pour échapper à la fournaise. Trop tard. Le feu gagnait sur lui, le dépassait, l'entourait en crépitant. Désespérément, s'essoufflant chaque seconde davantage, Niabongha chercha une issue. Il finit par la trouver en plongeant sur la pente raide d'une cuvette étroite dont le fond était occupé par des mares d'eau stagnante.

L'eau ! C'est-à-dire le salut. Talonné par l'incendie, baignant dans la fumée, Niabongha s'aventura à travers les mares. Mais, sous l'eau salvatrice, il y avait les boues traîtresses, qui s'ouvrirent sous le poids du gorille, l'aspirant vers le bas.

Alors Niabongha dut, de tout ce qui lui restait de forces, lutter contre l'enlisement. Finalement, ses mains tâtonnantes accrochèrent un gros tronc d'arbre, à demi pourri, flottant à la surface de la mare. Il y demeura cramponné, à bout de forces. Jusqu'à ce que les pygmées faisant partie du safari le découvrent.

*

* *

Debout au bord de la cuvette, Bob Morane contemplait le colosse blanc capturé par les boues. Niabongha était enfoncé presque jusqu'aux aisselles et seuls ses bras musculeux, passés par-dessus la souche pourrie, l'empêchaient de disparaître. Parfois, le colosse vaincu tournait la tête vers les hommes, pour les considérer de ses petits yeux rouges, presque aveugles. Morane n'eût pu dire s'il s'agissait là d'un réflexe de crainte ou, au contraire, d'un silencieux appel au secours.

Malgré qu'il s'en défendit, Bob ne pouvait s'empêcher de ressentir une joie un peu morbide à voir ainsi le colosse blanc, seigneur des Rorongo, livré sans défense à son pouvoir. Pourtant, ce n'était pas le moment de perdre du temps à savourer son triomphe. Épuisé par des heures de lutttes,

Niabongha pouvait à tout instant lâcher prise et disparaître à jamais, aspiré par la vase.

Se tournant vers M'Booli qui, selon son habitude, se tenait debout à ses côtés, Bob jeta un ordre :

— Vite, M'Booli, cours au camp, et ramène les chasseurs bamzirih avec les lassos et les filets.

Les pygmées s'étaient dispersés à travers la forêt dévastée, hélant leurs compagnons et, une demi-heure plus tard, le safari au grand complet se trouvait réuni au bord de la cuvette. Rapidement, Morane disposa les lanceurs de lasso autour de la mare. Ces lassos, épais, comme un poignet d'homme, étaient tissés de fibres végétales d'une dureté extrême. Ils pesaient lourd et ne pouvaient être manœuvrés efficacement que par des hommes vigoureux, habitués à leur maniement.

Les lanceurs, au nombre de quatre, dont M'Booli et Longo, s'avancèrent vers Niabongha, aussi près que le leur permettait l'état du terrain. Le premier, M'Booli lança son lasso mais, de la main, le gorille le repoussa. Ce fut au huitième lancer seulement que le Balébélé réussit à passer la boucle autour de l'un des bras du colosse. Pendant un moment, on crut que Niabongha allait réussir à se débarrasser du lasso, mais sur une violente traction, M'Booli parvint à refermer le nœud coulant autour du poignet de l'animal, la large main formant arrêt. Profitant de cet avantage, M'Booli, avec l'aide de Morane, tendit la corde au maximum. Après plusieurs échecs, Longo réussit à son tour à emprisonner le second poignet de l'anthropoïde.

Plusieurs hommes attelés à chaque lasso, Niabongha fut alors tiré de sa position précaire. Mais à peine eut-il été arraché à l'étreinte des boues, qu'il réunit ses dernières forces pour tenter de se libérer. Mais les hommes continuaient à tendre les cordes, et c'était à peine s'il pouvait se mouvoir. D'autres lassos avaient d'ailleurs été disposés sur le sol, leurs boucles ouvertes, de façon à ce qu'il engageât ses membres inférieurs dans les nœuds coulants. Une de ses chevilles fut ainsi capturée. Puis la seconde. Arrivé à l'extrême limite de ses forces, le grand singe ne se défendait plus que sporadiquement, et une double traction sur les deux lassos inférieurs le jeta sur le dos. Il se débattit à peine quand les épaisses cordes furent tendues à se rompre et

solidement fixées autour de quatre troncs d'arbres qui, calcinés seulement en surface, n'avaient rien perdu de leur solidité.

Vaincu, le colosse ne bougea plus. Couché sur le dos, les bras en croix, il se contentait de tourner la tête de côté, pour éviter que les rayons du soleil ne brûlassent ses yeux dépourvus de pigments protecteurs. Une grande pitié s'empara alors de Morane et, ayant fait chercher une toile de tente au campement, il la fit tendre au-dessus du colosse abattu, de cette puissance de la nature libre sacrifiée à l'orgueil de l'Homme.

Tout le reste de la journée fut consacrée à la confection d'une solide cage faite de gros bambous arrachés à la bambusée proche, que le feu avait épargnée. Ces bambous, entrecroisés de façon à diminuer la portée entre chacun d'eux, furent fixés à l'aide de cordes et l'ensemble consolidé par des tenons d'acier emportés à cet effet, jusqu'à former un cube solide, qu'un éléphant même aurait eu de la peine à ébranler.

Quand ce travail, auquel tous avaient pris part, fut enfin terminé, le soir tombait. Niabongha, toujours retenu par les quatre lassos, fut alors traîné à l'intérieur de la cage qui se referma sur lui et dont la porte fut solidement clouée.

Un grand feu fut allumé, et les Batouas se mirent à danser autour de la cage, tandis qu'un tam-tam annonçait à toute la jungle que le Grand-Père-aux-Yeux-de-Sang était prisonnier et que, plus jamais il ne terrifierait la forêt par ses colères redoutables, aussi violentes que la tempête. À leur tour, les porteurs, puis les guerriers bamzirih, se joignirent à ces réjouissances qui, le bruit du tam-tam aidant, dégénérèrent vite en une manifestation d'hystérie collective.

Au fond de sa cage, accroupi dans la posture du gladiateur vaincu, le Gorille Blanc demeurait immobile. Son épuisement le rendait sans doute indifférent à toute chose. Peut-être aussi ne comprenait-il pas exactement ce qui lui arrivait. À deux ou trois reprises seulement, il avait saisi à pleines mains les barreaux de bambou pour, dans un grondement de fureur vite apaisée, tenter de les disloquer. Pourtant, devant l'inutilité de ses tentatives, il avait vite renoncé.

Posté un peu à l'écart, Bob Morane assistait avec lassitude au déchaînement d'allégresse de sa troupe. L'aventure prenait fin.

Le trajet jusqu'à Walobo serait long et pénible, car il faudrait transporter la cage et son occupant à travers les montagnes, puis de la savane, et le long de la rivière Shômbô, mais Bob savait pouvoir compter sur l'aide totale des Batouas, puis des Bamzirih.

Parfois, abandonnant les danseurs, les regards de Morane se portaient sur l'anthropoïde prisonnier. Bob se demandait alors à quoi rimait cette capture. Pour le Gorille Blanc, des hommes étaient morts. D'autres, dont Bob lui-même, avaient à différentes reprises frôlé le trépas. Cette victoire avait été chèrement payée, et cette circonstance lui donnait un goût de cendres. Et puis, il y avait Niabongha lui-même. Chaque fois qu'il le regardait, Bob ne pouvait s'empêcher de se sentir pareil à l'homme qui, ayant livré un dur combat dans les ténèbres, s'aperçoit, une fois vainqueur et dans la lumière, qu'il vient de tuer un vieil ami.

XIV

— Pourquoi donc êtes-vous si soucieux, Bob ?

À cette question posée par Leni Wood, Morane sursauta légèrement et sourit pour dissimuler son embarras.

— Soucieux ? fit-il. Pourquoi voudriez-vous que je le sois ?

La jeune femme eut un geste marquant l'ignorance.

— Je ne sais, Bob. On dirait que quelque chose vous tourmente, comme si vous veniez de commettre une mauvaise action.

Bob Morane, Leni et Allan étaient assis dans des fauteuils à bascule, sur la terrasse du confortable bungalow des Wood. Cela faisait deux jours que Morane, M'Booli et les porteurs étaient arrivés à Walobo, escortant leur précieux captif. En attendant son prochain embarquement pour Bomba, d'où il gagnerait l'Europe par la voie des airs, Niabongha, toujours enfermé dans sa cage de bambou, encore consolidée, avait été remisé non loin du wharf où, bien qu'il fût gardé par plusieurs policiers noirs, il était l'objet de la curiosité générale.

À nouveau, Bob sourit, plus largement cette fois, pour cacher son trouble.

— Je me demande bien qu'elle mauvaise action j'aurais pu commettre, Leni ? Vous devez savoir que, chaque jour, au contraire, je m'évertue à faire ma B.A., comme un bon petit boy-scout que je suis.

Allan Wood, qui était tout à fait remis maintenant de son opération, choisit ce moment pour s'immiscer dans la conversation.

— Il ne s'agit sans doute pas d'une mauvaise action que vous auriez commise, Bob, mais d'une mauvaise action que vous « croyez » avoir commise. Vous vous demandez si, en capturant le Gorille Blanc, vous avez bien agi, si vous n'eussiez pas mieux fait en le laissant en liberté dans ses forêts profondes.

Morane hocha la tête gravement, sans „ répondre tout de suite.

— Ai-je tort de me poser pareille question, Al ? demanda-t-il finalement.

Peut-être que oui, peut-être que non. Vous ne devez pas ignorer, Bob, que selon certains zoologistes, les animaux seraient plus heureux en captivité dans les zoos que libres. En liberté en effet, ils doivent sans cesse combattre pour leur existence, chercher leur nourriture, se défendre contre leurs ennemis. En captivité, au contraire, rien de tout cela. Ils n'ont qu'à se laisser vivre sans soucis, boire, manger et dormir.

Comme Bob ne répondait pas, Al continua :

— Je sais que vous allez me parler de la nostalgie qu'éprouvent les bêtes captives pour les grands espaces, les splendides paysages à jamais perdus. Pour vous dire mon avis, je ne pense pas que les animaux aient à ce point le tempérament artiste. Jamais l'on n'a vu l'un d'entre eux se mettre à peindre.

— Et vous, Al, peignez-vous ? Non, n'est-ce pas ? Cependant vous devez vous sentir épouvanté à la seule pensée de devoir quitter un jour votre chère Afrique et ses décors merveilleux. Quant à vos zoologistes, ils ont peut-être raison, mais ils ont peut-être tort aussi. Ce qu'il faudrait, c'est demander l'avis des animaux eux-mêmes. Malheureusement, ils ne parlent pas. En attendant, je continue à croire que les bêtes doivent demeurer là où elles sont nées, en pleine nature, et non mises en cages pour servir de divertissement à des foules imbéciles.

— Dans ce cas, fit Allan Wood, pouvez-vous me dire, mon cher Bob, pourquoi vous avez capturé Niabongha ?

Le visage de Morane se crispa, comme sous l'effet d'une douleur intérieure.

— Pourquoi ? fit-il d'une voix sourde. Je me le demande...

En réalité, il ne se demandait rien du tout. Il savait parfaitement pourquoi il avait capturé le Gorille Blanc. Non seulement pour vivre une aventure à la fois dangereuse et passionnante, mais aussi pour toucher les cinq cent mille francs promis par Nathan Hagermann – argent qui d'ailleurs n'allait pas tarder à lui parvenir, puisqu'il avait averti le marchand de fauves du succès de l'expédition. Morane savait donc avoir agi

par pur égoïsme et, quand il y songeait, il avait envie de se cogner la tête contre les murs. Pourtant, à présent que le mal était fait...

Le rire cristallin de Leni Wood avait résonné.

— Allons, messieurs, dit-elle, cessez de perdre votre temps en vaines philosophies. Le soir ne va pas tarder à tomber et vous feriez bien d'aller faire un petit tour avant le dîner. Al a besoin d'un peu d'exercice.

Wood se leva en disant :

— Leni a raison, Bob. Allons faire une petite promenade le long de la rivière. Cette convalescence m'a rouillé, et tricoter des jambes ne me ferait assurément pas de mal.

*

* *

Après avoir quitté le bungalow, les deux amis s'étaient dirigés tout naturellement vers le port fluvial. Sans échanger la moindre parole. Ils étaient arrivés à proximité du wharf, quand des hurlements leur parvinrent. Des hurlements dans lesquels Morane reconnut aussitôt la voix du Gorille Blanc. Cette circonstance l'étonna. Bien que l'anthropoïde eût recouvré toute sa force, il montrait depuis quelques jours une passivité totale, comme s'il avait pris parti de sa captivité ou comme si, au contraire, le désespoir l'abattait. En même temps que les hurlements, les deux promeneurs avaient perçu de brefs éclairs venant des parages du wharf. À chacun de ces éclairs, les hurlements redoublaient.

— Niabongha ! s'exclama Bob. Il se passe quelque chose !

Les deux hommes pressèrent le pas. Quand ils atteignirent l'endroit où avait été entreposée la cage du Gorille Blanc, sous un auvent de tôle ondulée, ils aperçurent un attroupement. Il s'agissait d'une vingtaine d'Africains entourant quelques touristes, hommes et femmes, arrivés quelques jours plus tôt à Walobo. Dans la cage, Niabongha, qui en avait saisi les barreaux, secouait ceux-ci avec fureur tout en poussant des rugissements de colère.

Fendant le groupe des Noirs, Morane parvint devant les touristes, pour se rendre compte que l'un d'eux portait en sautoir un appareil photographique muni d'un flash. Bob comprit alors la raison de la fureur du gorille. Chaque éclair, frappant ses rétines déjà si sensibles à la lumière, devait lui avoir infligé une nouvelle torture.

Se tournant vers les deux policiers indigènes chargés de garder l'anthropoïde et d'empêcher les curieux d'approcher de trop près, Bob leur demanda :

— Pourquoi n'avez-vous pas empêché ces gens d'effrayer l'animal ?

— Nous avons essayé, répondit l'un des gardiens, mais ils nous ont insultés en disant qu'ils n'avaient pas d'ordres à recevoir de mal blanchis de notre espèce.

— Je vois, fit Bob, comme pour lui-même. Ces messieurs pensent appartenir à la race des seigneurs.

S'adressant à nouveau aux policiers, il déclara :

— Quand ils vous ont traités de mal blanchis, vous auriez dû leur répondre que vous vous laviez chaque jour, ce qu'ils ne font peut-être pas.

Aussitôt, Bob Morane se tourna vers le touriste photographe.

— Cela vous amuse sans doute d'effrayer cet animal ? demanda-t-il d'une voix sèche.

L'homme, un grand gaillard aux traits grossiers et qui portait une chemise à ramages multicolores, éclata d'un rire gras :

— Si cela m'amuse ? Bien sûr, puisque je suis ici justement pour m'amuser.

Tout en prononçant ces paroles, l'homme avait inséré une nouvelle ampoule dans son flash. Sans paraître se soucier davantage de Morane, il s'apprêtait à prendre une nouvelle photo quand, d'un coup sec sur le poignet de l'homme, Bob fit retomber l'appareil. Le touriste se tourna alors vers Bob. La colère se lisait sur son visage épais et rougeaud.

— On veut faire le vilain ? grinça-t-il.

Son poing, lancé à toutes forces, fila vers la mâchoire de Morane. Pourtant il ne devait pas parvenir à destination. D'un coup de tranchant de la main, porté violemment sur l'avant-bras de son adversaire, Bob para l'attaque et, tandis que l'autre

grimaçait de douleur, il frappa à son tour. Touché avec précision à la pointe du menton par un poing que la pratique du karaté avait rendu dur comme le fer, le touriste tomba en arrière, sur le dos. Durant quelques secondes, il demeura immobile. Puis il se redressa péniblement et, fort de la présence des autres touristes, il s'apprêtait à se lancer à nouveau sur Morane, quand les Noirs qui, jusqu'alors, avaient assisté passivement à la discussion, s'avancèrent à leur tour, prêts à faire un mauvais parti à ces gens qui traitaient les Africains de « mal blanchis ». Peu soucieux sans doute de se faire écharper, les touristes préférèrent tourner les talons pour aller assouvir ailleurs leur bêtise curieuse.

Quand ils eurent disparu, Morane se tourna vers Allan Wood.

— Serait-il possible, Al, interrogea-t-il, de faire transporter la cage, aujourd'hui encore, dans un des hangars, derrière votre bungalow ? Nous aurions dû commencer par là. C'est en effet le seul moyen de décourager les indésirables.

Allan Wood approuva.

— Vous avez raison, Bob. Je vais donner des ordres à ce sujet. M'Booli et ses hommes se chargeront du transport.

— Mettons donc sans retard le cap sur le bungalow. J'ai hâte de voir notre prisonnier à l'abri.

Les deux amis reprirent le chemin du retour. Tout le temps que dura le trajet, Morane demeura silencieux. À tel point que son compagnon crut bon de l'interroger.

— Allons, Bob, vous voilà reparti à nouveau dans les nuages. Qu'est-ce qui vous chiffonne exactement ? Je suis un vieil ami, vous le savez, et vous pouvez mettre cartes sur table.

Morane avait paru tout à coup se détendre.

— Pour tout vous dire, Al, rien ne me chiffonne plus désormais. J'ai pris une décision, tout simplement.

Longuement, Al considéra son ami.

— Une décision ! fit-il enfin. Peut-on savoir laquelle ?

Cette fois, Bob ne répondit pas tout de suite, comme si un dernier scrupule lui était venu. Finalement, il parut prendre un parti définitif.

— Puisque vous voulez absolument le savoir, Al, j'ai décidé que Niabongha n'irait pas finir ses jours dans un zoo. Voilà ce que nous allons faire. Si vous voulez m'aider, bien entendu.

Morane parla jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à proximité du bungalow. Quand il eut terminé, Allan Wood hocha la tête gravement.

— Je suppose que vous avez bien réfléchi, Bob. Cinq cent mille francs sacrifiés ainsi, après tout le mal que vous vous êtes donné, les dangers que vous avez couru.

— J'ai bien réfléchi, répondit Morane avec force. Cinq cent mille francs, cela représente bien peu de chose auprès d'une bonne conscience.

À son tour, Allan Wood parut comme soulagé. Il posa la main sur l'épaule de son ami.

— Je savais que vous finiriez par agir de cette façon. Pour tout vous avouer, j'aurais d'ailleurs été déçu si vous aviez pris une autre décision. Bob Morane doit rester Bob Morane... et un peu Don Quichotte, comme tous ses amis l'aiment. Et au diable les zoologistes dont je parlais tout à l'heure, même s'ils ont raison ! Au diable aussi les cinq cent mille francs, qui ont toujours eu tort !

XV

Toute la nuit, le lourd camion avait roulé sur la mauvaise piste serpentant à travers la savane, le long de la rivière Shômbô. Bob Morane tenait le volant et, à côté de lui, calés sur le siège avant, se tenaient Allan Wood et M'Booli, Derrière, sur la vaste plate-forme soigneusement bâchée, avaient pris place quatre indigènes choisis parmi les plus fidèles domestiques du bungalow. Sur cette plate-forme, il y avait aussi, soigneusement arrimée, la cage de bambou retenant Niabongha captif.

L'aube pointait déjà à l'horizon, lorsqu'Allan Wood prit la parole :

— Quand donc, exactement, avez-vous pris la décision de libérer le Gorille Blanc, Bob ?

Sans quitter des yeux la piste balayée par le double pinceau des phares, Morane répondit :

— L'idée m'avait effleuré déjà à différentes reprises, mais elle s'est concrétisée hier, aussitôt après mon altercation avec le touriste photographe. J'ai vu Niabongha enfermé dans une cage, dans un zoo, avec les visiteurs se moquant de lui, rongé par l'ennui, dépérissant lentement faute de mouvement, miné par la neurasthénie. Je n'ai pu supporter cette idée, et c'est alors que je vous ai demandé de m'aider à organiser l'« évasion » de mon prisonnier. C'est pour cette raison surtout que j'ai tenu à faire transférer la cage dans un de vos hangars, pour que notre petit travail d'enlèvement passe inaperçu.

À nouveau, ce fut le silence, troublé seulement par les cahotements du camion. Durant une demi-heure, celui-ci roula encore, longeant toujours la rivière. Il faisait jour quand M'Booli parla.

— Arrêtons-nous ici, Bwana Bob. La rivière est peu profonde en cet endroit. Niabongha pourra la franchir à gué pour prendre le chemin des Monts Rorongo.

Les freins grincèrent, et le lourd véhicule s'immobilisa. Les hommes sautèrent à terre, la bâche fut relevée et un plan incliné, fait d'épaisses planches, disposé entre la plate-forme et le sol. À l'aide de cordes, les uns tirant, les autres freinant la descente, les Noirs descendirent la cage et la traînèrent ensuite jusqu'au bord de la rivière. Durant tout ce temps, Niabongha était demeuré immobile, accroupi au fond de sa prison et surveillant les hommes de ses petits yeux rouges et mobiles, abrités sous l'épaisse visière de ses arcades sourcilières. Les Noirs ayant regagné prudemment le camion, Bob s'approcha de la cage et, tandis que M'Booli le couvrait de sa carabine, il en ouvrit la porte. Ensuite, à pas comptés, marchant à reculons, il regagna à son tour le véhicule.

Plusieurs secondes s'écoulèrent avant que le Gorille Blanc daignât sortir de sa prison. À plusieurs reprises, il tourna sur lui-même, humant le vent, comme s'il se demandait quelle direction prendre. Finalement, il s'immobilisa face à la rivière, donc aux Monts Rorongo dont on apercevait au loin les sommets voilés par la brume matinale.

Une dernière fois, Niabongha regarda, par-dessus son épaule, en direction des hommes. Puis, il pénétra dans le courant et, immergé jusqu'à la ceinture, il gagna l'autre rive. Il s'ébroua vigoureusement. Ensuite, en posture quadrupède, il se mit à trotter en direction des lointaines montagnes. Durant un moment encore, on aperçut sa silhouette pâle entre les bouquets d'arbustes, puis il devint invisible. Bob demeura longtemps les yeux fixés sur la savane, fixant l'endroit où le grand anthropoïde albinos avait disparu.

— Va, seigneur de la forêt, dit-il enfin, regagne ces montagnes que je n'aurais jamais dû te faire quitter ! Jusqu'à ce que je t'en arrache, tu appartenais à la légende. Retournes-y, car il est mauvais de détruire les légendes.

Bob Morane se tourna vers ses compagnons, pour dire d'une voix qui tremblait un peu :

— Plus rien ne nous retient ici. Regagnons Walobo.

La cage vide fut à nouveau chargée sur le camion et, Allan Wood ayant pris le volant, le véhicule reprit le chemin par lequel il était venu.

*

* *

— Vous ne regrettez rien, Bob ?

C'était Allan Wood qui, tout en continuant à piloter le camion d'une main sûre, avait posé cette question.

Morane secoua la tête.

— Non, Al, répondit-il, je ne regrette rien. Que voulez-vous que je regrette d'ailleurs ? Niabongha ? Je n'ai pas réellement eu le temps de m'en faire un ami, et il devait un peu me considérer comme un ennemi.

— Ce n'est pas de cela que je veux parler. Car, enfin, vous avez couru ces risques pour rien. Vous venez un peu d'agir comme un maçon qui, venant tout juste, et après bien du mal, de bâtir une maison, se met à la démolir à coups de pioche.

— Je suis en effet comme ce maçon, dit Morane avec un sourire. Pas plus que lui je n'ai peiné pour rien. En bâtissant sa maison, il a acquis de l'expérience, perfectionné son savoir-faire. En ce qui me concerne, j'ai appris beaucoup de choses au cours de ces dernières semaines : à mieux connaître les hommes, les bêtes et les choses. Et, finalement, en faisant fi de l'argent de Nathan Hagermann et aussi des honneurs que m'aurait valus la capture du Gorille Blanc, je me suis donné une petite leçon d'humilité dont je suis assez fier. Comme vous le voyez, cette aventure aura été, tout compte fait, un réel enrichissement.

— Nathan Hagermann sera-t-il de votre avis ?

— Je ne le crois pas. Tout à l'heure cependant, je lui télégraphierai que Niabongha, au cours de la nuit, a réussi à forcer la porte de sa cage et à fuir sans qu'il soit possible de le rejoindre, et le tour sera joué. Ainsi, Hagermann ne nourrira aucun regret. D'autre part, afin de me sentir la conscience tout à fait tranquille, je lui rembourserai le montant des frais engagés. Je préfère perdre de l'argent plutôt que commettre une mauvaise action.

— Et les Batouas, Bob ? Avez-vous pensé aux Batouas ? Ils croyaient être à jamais débarrassés de ce Niabongha qu'ils

craignaient comme le diable. Que vont-ils penser en le voyant reparaître ?

— Ils penseront eux aussi que le Grand-Père-aux-Yeux-de-Sang s'est échappé, ou que je leur ai joué un mauvais tour alors que, peut-être, en libérant Niabongha, je viens au contraire de leur rendre un service.

Détachant un instant ses regards de la piste, Allan Wood se tourna vers son ami.

— Un service ? Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, Bob.

— Vous allez comprendre, mon cher Al. Les Batouas ont peur du Gorille Blanc et, en leur rendant ce dernier, je leur rends en même temps cette peur. Or, les hommes ont justement besoin de la peur, et cela afin de pouvoir la vaincre pour s'affirmer à eux-mêmes qu'ils sont des hommes.

FIN